

ETRE NON-BINAIRE : ANALYSE PSYCHO- SOCIALE DE LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES JEUNES ADULTES TRANS* NON-BINAIRES EN BELGIQUE FRANCOPHONE

Angèle DUMORTIER

Mémoire réalisé sous la direction de
Monsieur le Professeur Antoine
ROBLAIN en vue de l'obtention du
grade de Master en Sciences
psychologiques

Année académique 2022-23



Remerciements

Je souhaite dans un premier temps remercier M. Antoine Roblain, mon promoteur, d'avoir accepté de m'encadrer pour la rédaction de ce mémoire malgré la spécificité, très peu connue, de mon sujet. Je le remercie pour sa confiance et pour le temps accordé à me relire, ainsi que pour ses conseils qui m'ont été précieux.

Je tiens à témoigner toute ma reconnaissance à l'ASBL Genres Pluriels de m'avoir d'abord accueilli·e comme stagiaire, puis intégré·e au sein de leur équipe. Cette expérience professionnelle m'a été d'une utilité immense pour penser, réaliser et rédiger ce mémoire. Je remercie particulièrement Max Nisol, mon ancien maître de stage, pour la confiance qu'il m'a accordée et toutes les connaissances qu'il m'a transmises. Enfin, j'aimerais faire une mention spéciale, et exprimer toute ma gratitude envers Aurore Dufasne et Zélie Huvelle pour leur investissement dans le suivi de mon mémoire. Leurs retours m'ont été d'une aide inestimable.

Je remercie également mes parent·e·s, ma sœur et mes ami·e·s pour leurs relectures, leurs encouragements ainsi que leur soutien sans faille. Me sentir épaulé·e durant la rédaction de ce mémoire a su faire toute la différence pour moi.

Enfin, il me tenait à cœur de remercier chaleureusement tous·te·s les participant·e·s d'avoir pris le temps de répondre à mes questions, et de m'avoir fait confiance pour partager leur histoire. Sans elleux, ce mémoire n'aurait pas pu voir le jour.

Abstract

Les recherches actuelles en sciences sociales ont peu investigué les spécificités des constructions identitaires des personnes trans*, et encore moins celles des personnes trans* non-binaires. En tant que groupe minorisé, au sein de la communauté LGBTQIA+ elle-même minorisée, les réalités des personnes trans* non-binaires soulèvent de nombreux enjeux pertinents dans le domaine de la psychologie sociale. Dans le cadre de cette étude qualitative, 11 entretiens biographiques de jeunes adultes non-binaires vivant à Bruxelles ont été menés afin de comprendre comment l'identification au groupe des personnes non-binaires s'est construite durant leur vie. L'analyse thématique effectuée a permis de mettre en évidence trois premières thématiques construites à l'aide de la littérature existante sur les personnes trans* ou TGNC dans une visée confirmatoire. Tout d'abord, l'identification à ce groupe s'est apparentée à un processus temporel aux influences tant individuelles que sociales. Puis, le rôle du soutien social et de l'environnement dans l'identification est apparu comme majeur, notamment de la part des proches et de la communauté LGBTQIA+. Enfin, les chemins de la politisation et/ou du militantisme ont pu être empruntés, ou non, pour construire cette identité. En outre, la visée également explorative de cette recherche a permis de dégager deux autres thèmes ayant participé à l'identification des personnes interrogées : la découverte des préférences sexuelles et/ou affectives, ainsi que la mobilité vers Bruxelles. Ces résultats, qui ont été discutés, illustrent la multitude de facteurs qui interagissent et qui sont nécessaires à considérer dans les constructions identitaires des jeunes adultes non-binaires.

Table des matières

Remerciements	1
Abstract	2
Table des matières	3
Glossaire	5
I. Introduction	7
II. Revue de la littérature	10
2.1. L'identité sociale et l'auto-catégorisation.....	10
2.2. L'identité de genre	12
2.3. L'identification à un groupe.....	12
2.3.1. « Self-stereotyping » et « self-anchoring » : deux parcours complémentaires à l'identification	13
2.3.2. Le rôle de la centralité de l'identité dans l'identification	14
2.4. Les motivations à l'identification	15
2.5. L'identification au groupe des personnes trans* non-binaires	16
2.5.1. L'identification comme processus personnel et social	16
2.5.2. Le rôle de l'environnement et du soutien social.....	18
2.5.3. Un groupe minorisé et parfois politisé	20
2.6. Résumé des questions de recherche	21
III. Méthodologie	23
3.1. Description de l'échantillon.....	23
3.1.1. Recrutement.....	24
3.1.2. Saturation.....	24
3.2. Forme de passation des entretiens et anonymisation	25
3.3. Guide d'entretien	25
3.4. Méthode d'analyse	26
IV. Résultats et analyse des entretiens	28
4.1. Thématique 1 : Un processus personnel et social rythmé par de multiples influences	28
4.1.1. La sélection de l'identité.....	29
4.1.2. La navigation dans les noms.....	30
4.1.3. La reconquête de soi et du corps	31
4.1.4. La navigation du.des coming-out	32

4.1.5.	La navigation dans la présentation de soi.....	33
4.1.6.	La fin possible du processus.....	34
4.1.7.	Le rôle du contexte social.....	35
4.1.8.	Les freins sociaux au processus.....	36
4.2.	Thématique 2 : Le soutien social et l'environnement.....	37
4.2.1.	Internet et les réseaux sociaux.....	38
4.2.2.	Groupes de soutien.....	39
4.2.3.	Echappatoire créative et expression de soi.....	40
4.2.4.	L'importance du soutien des proches.....	40
4.2.5.	D'une rencontre déterminante au soutien communautaire.....	41
4.2.6.	L'invalidation communautaire.....	43
4.2.7.	Le manque de représentation.....	44
4.3.	Thématique 3 : Le rôle de la politisation et le militantisme.....	45
4.3.1.	Le rôle du féminisme.....	45
4.3.2.	Eduquer et transmettre.....	46
4.3.3.	Le groupe avant soi.....	47
4.3.4.	Une identité pas toujours politisée.....	48
4.4.	Thématique 4 : Découvrir ses préférences sexuelles et/ou affectives avant son genre	48
4.4.1.	Se libérer de la pression à l'hétéronormativité.....	49
4.4.2.	La première expérience de coming-out.....	50
4.4.3.	La complexité des identités plurielles.....	51
4.5.	Thématique 5 : La mobilité vers Bruxelles.....	52
V.	Discussion et limites.....	53
5.1.	Synthèse des résultats.....	53
5.2.	Limites de l'étude.....	56
VI.	Conclusion.....	58
VII.	Bibliographie.....	59

Glossaire¹

Termes	Définitions
AFAB²	« Assigned Female at Birth », soit une personne assignée femme à la naissance.
Agendre	Personne qui ne s'identifie à aucun genre particulier.
AMAB³	« Assigned Male at Birth », soit une personne assignée homme à la naissance.
Androgyne	Se dit d'une personne dont l'expression de genre se situe entre les féminités et les masculinités.
Binder	Vêtement compressif qui permet d'aplatir la poitrine. Il est utilisé dans le but de masculiniser son allure.
Cisgenre	Qualifie une personne dont l'identité de genre est relativement en adéquation en fonction du genre assigné à la naissance.
Cisnormatif·ve	Désigne un système social dans lequel la norme établie est d'être cisgenre ; désigne par extension toute attitude ou pensée conditionnée par cette norme.
Coming-in	Réalisation personnelle d'être trans* (ou LGBTQIA+).
Coming-out (« sortie du placard »)	Annonce à une ou plusieurs personnes que l'on est trans* (ou LGBTQIA+) et indiquer son genre. Une personne trans* peut être amenée à faire son coming out à plusieurs moments de sa vie, en fonction de ses proches / ami·e·s et de sa situation.
Drag (queen ou king)	« Dans une acception plus large, drag désigne n'importe quel vêtement qui a une signification sociale en termes de genre et il est utilisé dans les communautés gaies, lesbiennes ou trans* dans un cadre typiquement théâtral [Newton, 1972, p. 37]. Le terme drag désigne ainsi couramment des pratiques d'incarnation genrées liées aux (sub)cultures LGBTQ » ⁴

¹ Toutes les définitions sont issues de la brochure d'informations de Genres Pluriels, du site <https://wikitrans.co/lexique/> ou https://lgbtqia.fandom.com/fr/wiki/Wiki_LGBTQIA_FR.

² Ce terme n'est pas toujours préconisé, car il renvoie au genre assigné à la naissance. Cependant, il est beaucoup utilisé par les personnes concernées et présente un intérêt particulier dans ce mémoire (qui n'est pas généralisable à toutes les études).

³ Idem.

⁴ Greco, L. & Kunert, S. (2016), page 3.

Dysphorie de genre	<p>Sensation d'inconfort, de détresse ou de rejet résultant de son assignation à la naissance. La dysphorie peut être liée au corps et / ou à des codes sociaux. Ce terme d'origine psychiatrique est souvent utilisé, de façon abusive, comme critère à remplir absolument pour être légitimement trans*.</p> <p>Son utilisation ne fait que renforcer l'idée erronée que les personnes trans* sont malades mentales et en souffrance, mais les personnes concernées se réapproprient également ce terme, à défaut d'en avoir un autre.</p>
Enbyphobie	Forme de transphobie particulière visant les personnes non-binaires.
Expression de genre	Renvoie aux différentes façons (attitude, langage, vêtements, etc.) dont les personnes expriment leur identité de genre et la manière dont celle-ci est perçue par les autres.
Fem	Abréviation pour « féminin », désignant l'expression de genre féminine.
Hétéronormativité	Considérer le fait d'être hétéro comme « normal », allant de soi, comme la référence par défaut ; marginaliser tout ce qui s'écarte de cette norme.
Masc	Abréviation pour « masculin », désignant l'expression de genre masculine.
Mégenrer/Mégenrage	Utiliser un pronom ou des accords qui ne sont pas ceux utilisés par la personne.
Passing	Fait, pour un·e membre d'un groupe minoritaire ou opprimé, de « passer pour » un membre du groupe majoritaire ou dominant.
Transmasculin·e·s (ou transmasc)	Terme générique pour désigner les personnes non-AMAB et dont l'identité de genre est partiellement ou entièrement masculine.
Transféminin·e·s (ou transfem)	Terme générique pour désigner les personnes non-AFAB, dont l'identité de genre est partiellement ou entièrement féminine.
Queer	Ancienne insulte (signifiant « bizarre, tordu ») réappropriée par des personnes qui se revendiquent de façon politique en dehors des normes hétéro-cisgenres.
TERF	« Transgender Exclusive Radical Feminist » = Féministes radicales excluant les personnes transgenres.
Torsoplastie	Acte chirurgical qui consiste en une double mastectomie et la construction d'un torse d'allure masculine.

I. Introduction

Le groupe des personnes non-binaires se compose de multiples identités ne se reconnaissant pas dans la binarité de genre homme ou femme (Monro, 2019). En 1996, Leslie Feinberg appelle à un « mouvement transgenre » qui regrouperait toutes les personnes se sentant exclues par la binarité de genre (Feinberg, 1996 citée par Darwin, 2020). Le terme « transgenre » devient alors un terme parapluie désignant toutes les « variances » de genres dans lequel les personnes non-binaires peuvent se reconnaître, ou non (Darwin, 2020). Dans ce mémoire, les termes transgenres ou trans* (l'astérisque permet d'inclure tout le spectre des transidentités) seront utilisés pour désigner toutes les personnes qui ne se reconnaissent pas dans le genre qui leur a été attribué à la naissance en fonction de leur sexe biologique. Ce terme comprend donc également les personnes trans* non-binaires⁵. David Valentine a conduit une ethnographie de la communauté transgenre dans les années 1990 et a découvert qu'il n'existait pas de « communauté transgenre » unifiée (Valentine, 2007, cité par Darwin, 2020). Selon une étude de Nieder et al. (2018), environ 20% des personnes trans* s'identifient en dehors ou entre les identités de genre homme ou femme (Monro, 2019). Les identités non-binaires sont dites « émergentes », ce terme étant également un usage nouveau dans les sociétés occidentales (Newman & Peel, 2022). La recherche actuelle en sociologie invisibilise souvent les personnes non-binaires en les intégrant à la catégorie « transgenre » dans les récoltes de données (Darwin, 2020). Malgré le développement de la théorie Queer dans les années 1990, ainsi que la montée exponentielle des Trans Studies ces dix dernières années en sociologie, la psychologie sociale n'a pas encore investigué les particularités de ce groupe spécifique. Pourtant, les processus d'identification au groupe des personnes trans* non-binaires relèvent différents enjeux pertinents pour la recherche en psychologie sociale. D'une part, les personnes trans* non-binaires appartiennent à un groupe minoritaire sortant de la norme de genre binaire établie dans les sociétés occidentales actuelles, notamment en Belgique. D'autre part, elles représentent un sous-groupe particulièrement discriminé au sein même de ce groupe minoritaire que sont les personnes transgenres, ou plus largement la communauté LGBTQIA+ (Lesbiennes, Gays, Bi·e·s, Trans*, Queer, Intersexes, Asexuel·le·s et plus). En effet, parmi les personnes

⁵ Puisque certaines personnes intersexuées se définissent comme non-binaires, au niveau de leur sexe, le terme trans* non-binaires sera préférentiellement utilisé dans ce mémoire qui traite uniquement de l'identité de genre.

représentées dans l'acronyme LGBTQIA+, il apparaît que les personnes trans* non-binaires ou « genderqueer » sont les plus stigmatisées (Worthen, 2020, cité par Worthen, 2021). Parmi les stéréotypes associés à ces identités, il existe le questionnement de la « *permanence de l'identité* » de la part des personnes cisgenres comme des personnes transgenres (Worthen, 2021, p. 345). En effet, certaines personnes trans* binaires peuvent adhérer aux stéréotypes de genre binaire et ne pas comprendre les personnes sortant de cette binarité (Worthen, 2021).

Après deux ans d'interruption suite à la crise sanitaire, la Belgian Pride Brussels a fait son grand retour en 2022. Les revendications de la charte ne s'arrêtaient pas à la lutte contre les discriminations sur la base des préférences sexuelles et/ou affectives, mais également celles liées à « *l'identité de genre, des caractéristiques sexuelles ou de l'expression de genres* » (ASBL The Belgian Pride, 2022). Lors de la parade, plusieurs associations et groupes de personnes ont participé à la marche organisée afin de revendiquer leurs identités et leurs droits. A chaque groupe son identité et donc son drapeau, symbole de fierté et de lutte face aux oppressions. Le drapeau non-binaire (jaune, blanc, violet et noir) a été créé en 2014 par Kye Rowan afin de mieux représenter toutes les personnes non-binaires (Collectif non-binaire, 2019). Le compte Instagram du collectif « Let's talk about non binary » a posté les photos des pancartes brandies lors de la Pride de Bruxelles représentant trois cases : « men » (hommes), « women » (femmes) et enfin « neither » (aucun des deux), la seule case cochée. Malgré le désir de sortir des normes binaires instaurées dans la société, il semble que la nécessité d'appartenance reste présente. En effet, l'identité de groupe fournit un moyen de satisfaire les besoins humains d'inclusion sociale et de différenciation sociale (Brewer, 1991, citée par Spears, 2011). Cette affiche illustre bien ces besoins humains, malgré le paradoxe de créer une troisième case qui ne représente « ni l'un, ni l'autre » genre homme ou femme. D'une part, la création d'une troisième case permet d'illustrer le besoin d'inclusion sociale, étant donné que les deux premières ne leur correspondent pas. D'autre part, cette troisième case offre un moyen de se différencier des deux premières et même, d'affirmer leur rejet. La littérature en psychologie sociale fournit beaucoup d'éléments de réponse à la question « pourquoi les êtres humains s'identifient-ils à un groupe ? », mais la question de « comment cette identification se construit-elle ? » reste peu explorée.

La situation des personnes trans* non-binaires en Belgique est également intéressante, car la loi Trans* de 2017 protège les droits et facilite les changements administratifs des

personnes transgenres, mais ne s'adapte toujours pas aux réalités des personnes trans* non-binaires. Par exemple, il n'est possible de changer son enregistrement de sexe sur la carte d'identité qu'une fois (Chapitre 2, Art. 62bis, §5, 3°). Ce principe d'irrévocabilité, en cours de modification, évince pour le moment la situation des personnes au genre fluide, c'est-à-dire des personnes ayant une identité de genre qui peut fluctuer au fil du temps. De manière générale, étant donné que l'enregistrement de sexe est binaire, la meilleure manière d'inclure les personnes trans* non-binaires serait de supprimer l'enregistrement de sexe de la carte d'identité, étant donné le caractère privé de celle-ci d'après l'ASBL belge Genres Pluriels (association de soutien et de défense des droits des personnes transgenres et intersexes) en 2020. Mais cette question reste fort controversée, car cette mention protège également les personnes trans* binaires lors de voyages dans certains pays par exemple. De plus, le changement de prénom doit être en accord avec « *la conviction que le sexe mentionné dans son acte de naissance ne correspond pas à son identité de genre vécue intimement* » (Chapitre 4, Art. 11). Dans la réalité, cela a pu engendrer le refus des prénoms épiciènes. Enfin, l'ASBL Genres Pluriels a créé un réseau psycho-socio-médical trans* et inter* belge qui ne connaît pas d'équivalent en Europe. De nombreux collectifs ou fonds de solidarité pour les personnes trans* se développent de plus en plus en Belgique et à Bruxelles comme TSFB (Trans* Solidarity Fund Belgium), le Cercle LGBTQIAP+ de l'ULB, NbEroTrans, They Collectif, ou encore Let's Talk About Non Binary cité précédemment.

En constatant ce besoin d'appartenir à un groupe, de se comprendre et de mettre des mots sur ses ressentis dans ma vie privée comme professionnelle, j'en suis arrivé-e à me demander : comment l'identité non-binaire se construit-elle au cours de la vie des jeunes adultes trans* non-binaires en Belgique francophone ? Avant d'explorer cette question, la littérature mobilisée pour ce mémoire sera présentée afin de comprendre les enjeux étudiés et l'état des études actuelles sur le sujet qui m'intéresse ici. La méthodologie mise en place dans cette étude sera ensuite détaillée et introduira les trois axes choisis et appuyés par la littérature pour répondre à la problématique de ce mémoire. Le premier axe parcourra la temporalité du processus d'identification au groupe des personnes trans* non-binaires comme personnelle et sociale. Le deuxième axe sera focalisé sur la place du soutien social et de l'environnement, en étudiant les ressources facilitant cette identification ainsi que les freins la ralentissant. Enfin, l'existence, ou non, et la place de la politisation de cette identité minorisée et/ou du militantisme seront questionnées dans

le troisième axe. Les résultats constitueront la plus grande partie de mon mémoire. Après les avoir discutés, je présenterai leurs limites et clôturerai cette étude par une conclusion incluant des ouvertures pour les prochaines recherches.

II. Revue de la littérature

Dans un premier temps, la théorie de l'identité sociale, fondement de l'identification à un groupe, sera explicitée ainsi que la théorie de l'auto-catégorisation. Des clarifications sur la notion spécifique d'identité de genre seront apportées avant d'entrer dans le sujet qui nous importe ici : l'identification sociale. Différents aspects fondamentaux de l'identification seront détaillés à savoir l'auto-stéréotypie, le « self-anchoring » et la centralité de l'identité. Pour finir, il sera pertinent de s'intéresser d'abord aux motivations qui poussent les personnes à s'identifier à un groupe.

Dans un deuxième temps, l'identification sociale spécifique au groupe non-binaire sera analysée via différents éléments typiques à cette identité propre. D'abord, la temporalité du processus tant personnel que social de l'identification à ce groupe sera développée, puis le rôle de l'environnement et du soutien social sera mis en avant pour terminer enfin par la minorisation allant parfois jusqu'à la politisation de ce groupe, ou des engagements militants. Il est important de souligner que les études non-pathologisantes sur le sujet restent peu nombreuses et très récentes dans le domaine des sciences sociales, surtout en psychologie. De ce fait, un panel limité d'études sera utilisé à plusieurs reprises dans la partie finale de la revue de la littérature qui suit.

2.1. L'identité sociale et l'auto-catégorisation

Avant de pouvoir comprendre les processus en jeu dans le phénomène d'identification à un groupe, il est tout d'abord nécessaire de revenir au concept fondateur qu'est l'identité, et notamment l'identité sociale. Un des usages lorsque le concept d'identité est évoqué fait référence à une identification partagée, notamment lors de mouvements sociaux, comme dans le concept d'identité sociale (Stryker & Burke, 2000). En opposition à l'identité personnelle qui se réfère au soi individuel, les « *identités sociales sont des catégorisations du soi dans des unités sociales plus inclusives qui*

dépersonnalisent le concept de soi, où Je devient Nous » (Brewer, 1991, p.476). L'usage d'identités sociales au pluriel illustre le caractère multidimensionnel de ce concept. Cet aspect se retrouve dans la définition de Tajfel qui caractérise l'identité sociale comme « *la partie du concept de soi d'un individu qui dérive de la connaissance qu'il a de son appartenance à un ou plusieurs groupes sociaux, ainsi que de la valeur et de la signification émotionnelle attachées à cette appartenance* » (Tajfel, 1978, p. 63, cité par Cameron, 2004, p.240).

Tajfel (1978) a créé un continuum allant d'un pôle interpersonnel à un pôle intergroupe pour illustrer les situations permettant de mettre plus ou moins en évidence une identité ou l'autre d'un groupe (Spears, 2011). En effet, dans certains contextes intergroupes (en situation de guerre par exemple), une identité sociale peut être saillante et même devenir la manière dominante de percevoir son soi et les autres (Spears, 2011). De plus, certains travaux empiriques confirment que lorsque les statuts d'un groupe sont instables, les personnes sont plus enclines à s'identifier en tant que membre d'un groupe (Ellemers, Spears & Doosje, 2002). Une identité sociale peut donc être active à des degrés divers selon différents contextes. Bien que cette théorie soit fondamentale pour appréhender les processus d'identification à un groupe, elle se focalise sur des aspects intergroupes. Afin de se recentrer sur la question de recherche, la théorie de l'auto-catégorisation apportera des éléments théoriques axés plus sur l'individu que sur le groupe.

Dans la continuité de la théorie de l'identité sociale, Turner (1987) et ses élèves ont développé la théorie de l'auto-catégorisation. Turner définit les auto-catégorisations comme « *des groupements cognitifs de soi-même et de quelque classe de stimuli comme étant les mêmes (identiques, similaires, équivalents, interchangeable, etc.) en contraste avec quelque autre classe de stimuli* » (Turner & al., 1987, p. 44, cités par Licata, 2007, p. 27). Cette théorie socio-cognitive fonctionne selon trois niveaux « d'abstraction », i.e., d'inclusivité d'une catégorie : un niveau individuel, un niveau groupal et le dernier niveau plus abstrait correspondant à la catégorisation de soi comme être humain (Licata, 2007). Le processus d'auto-stéréotype s'inscrit dans la théorie de l'auto-catégorisation qui établit que « *le chevauchement mental entre le soi et le groupe émerge [...] via l'assimilation du soi dans un prototype d'endogroupe* » (Veelen, & al., 2016, p. 4). En s'auto-catégorisant, le soi personnel se met à l'arrière-plan ou se dépersonnalise (Veelen & al., 2016), ce qui amène l'individu à s'auto-stéréotyper. L'auto-stéréotypie joue un rôle crucial dans le

phénomène d'identification et sera détaillée par la suite. Avant cela, il est primordial de définir et de préciser l'identité de genre, identité sociale particulière sur laquelle porte ce mémoire.

2.2. L'identité de genre

Dans cette étude, l'accent portera sur un aspect particulier de l'identité sociale : l'identité de genre. A la naissance, chaque être humain se voit assigner un sexe mâle ou femelle (évinçant les nouveau-nés intersexués) qui est associé au genre homme ou femme dans les sociétés binaires. Le concept d'identité de genre a été conceptualisé de différentes manières au cours de l'histoire. Ici, l'identité de genre sera appréhendée comme un processus développemental et socio-culturel (Butler, 1990) et non comme anatomiquement attribuée. L'identité de genre ne sera pas vue dans ce travail comme un choix, mais comme un sentiment profond que les personnes se donnent le droit, ou non, d'exprimer. La majorité des identités de genre représentées sont binaires et cisgenres, c'est-à-dire représentant des personnes qui sont en accord avec le genre qui leur a été attribué à la naissance (Fiani & Han, 2019). La pression à la conformité de genre s'avère nuisible de manière générale (c'est-à-dire également chez les personnes cisgenres) et influence l'estime de soi (Egan & Perry, 2001). Mais dans des sociétés où la binarité de genre s'impose comme la seule possibilité (Shelton & Dodd, 2021), l'identification à une identité de genre qui sort de cette binarité soulève des mécanismes pertinents à étudier de près. Avant de s'intéresser au groupe spécifique des personnes non-binaires, l'identification à un groupe de manière générale sera passée en revue afin d'établir les bases théoriques fondamentales de ce concept.

2.3. L'identification à un groupe

L'identité sociale et l'identification sociale doivent être bien différenciées. La première, comme développée précédemment, se réfère au groupe comme entité. En revanche, la deuxième fait référence à la relation que les membres entretiennent individuellement avec cette entité (Postmes, Haslam & Jans, 2012). Postmes, Haslam et Jans (2012) proposent alors une définition « Tajfelienne » de l'identification comme « *l'évaluation émotionnelle positive de la relation entre soi et l'endogroupe* » (p.599)

établie selon une composante évaluative et une composante de relation émotionnelle avec le groupe. Ce concept, comme l'auto-catégorisation, s'axe donc plus sur des perspectives individuelles que groupales.

2.3.1. « Self-stereotyping » et « self-anchoring » : deux parcours complémentaires à l'identification

Le « self-stereotyping » est le parcours ou chemin (« pathway » en anglais) traditionnel connu pour expliquer le processus d'identification. D'après la théorie de l'auto-catégorisation de Turner (1987), plus l'assimilation prototypique à un groupe est élevée, plus l'identification sociale sera forte. L'activation du « self-stereotyping » dépend également fortement du contexte et est un processus à court terme. De ce fait, un auto-stéréotype sera présent en fonction de la saillance d'un contexte intergroupe notamment (Veelen, & al., 2016). Selon Veelen, Otten et Hansen (2011), le mécanisme d'auto-stéréotypie semble être relié à des aspects cognitifs, quand le mécanisme de « self-anchoring » ou « l'ancrage du soi » semble plutôt lié à des aspects d'ordre affectifs.

En effet, le deuxième parcours étudié et qui semblerait aussi expliquer le phénomène d'identification s'appelle le « self-anchoring ». Le « self-anchoring » est le processus opposé au « self-stereotyping » dans lequel « *le concept de soi est utilisé comme une ancre pour définir un endogroupe* » (Veelen, & al., 2016, p.4) ; autrement dit, les individus projettent leurs caractéristiques personnelles sur le groupe (Van Veelen, Otten & Hansen, 2011). Ce processus permet une projection du soi vers le groupe plus forte pour l'endogroupe que pour l'exogroupe conduisant à plus de favoritisme et de coopération endogroupe. D'après l'étude de Van Veelen, Otten et Hansen (2011), le « self-anchoring » est positivement relié à l'identification sociale et peut prédire des sentiments positifs à l'égard des membres de l'endogroupe. C'est-à-dire que plus un individu « ancre » son soi dans un groupe, plus l'identification à ce même groupe sera forte. De plus, les auteur·rice·s ont mis en évidence que la stabilité du concept de soi prédisait le « self-anchoring » qui mène à plus d'identification sociale. Enfin, plutôt que de voir le « self-stereotyping » et le « self-anchoring » comme deux processus opposés, Veelen et al. (2016) proposent de les voir comme complémentaires. Selon elleux, autant l'ancrage du soi que le fait de s'auto-stéréotyper servent à créer du sens et se renforcent

mutuellement afin de lutter contre les ambiguïtés cognitives dans la relation entre une personne et son groupe. Aussi, au sein des différentes identités sociales que peut porter un individu, certaines sont plus centrales que d'autres et la perception de cette centralité participe à l'identification comme le montrera la partie qui suit.

2.3.2. Le rôle de la centralité de l'identité dans l'identification

La centralité, lorsque l'on parle d'identité sociale, se réfère à la « *saillance d'une catégorisation sociale particulière* » (Cameron, 2004), i.e., le degré auquel une identité est un aspect important du concept de soi d'un individu (Hinton & al, 2021). Etant donné la pluralité des identités, comme déjà mentionnée, certaines identités sont plus saillantes que d'autres chez chaque individu. Certain·e·s auteur·rice·s comme Stryker et Burke (2000), évoquent aussi le concept d'engagement, qui correspond au degré auquel les relations d'une personne dans son groupe social dépendent du fait de partager une identité et un rôle particuliers dans ce même groupe. Leach et collègues (2008) distinguent deux dimensions à l'identification, la première étant l'investissement du soi, dont une des composantes est la centralité de l'identité. La deuxième dimension, appelée la définition du soi, comprend le « self-stereotyping » et le fait de voir son groupe comme homogène (Leach & collègues, 2008, cité·e·s par Postmes, Haslam & Jans, 2012).

La recherche a démontré que les individus appartenant à la communauté LBGTQI+ ayant des centralités d'identités plus élevées exprimaient un meilleur niveau d'affirmation positive de leur identité (Hinton & al, 2021). Mais si les communautés sont prises séparément, une étude démontre que la centralité élevée d'identité transgenre était associée à moins de fierté (Hinton & al, 2021). De plus, Hinton et al. (2021) ont également démontré que lorsqu'être trans* est central chez une personne, cela augmente les expériences de préjugés. Enfin, la centralité perçue peut également être vue comme l'aboutissement d'un processus identitaire impacté par des bases motivationnelles (Vignoles, Chrysochou & Breakwell, 2002). A ce propos, la partie qui suit sera consacrée aux motivations à l'identification.

2.4. Les motivations à l'identification

Avant de se pencher plus précisément sur le « comment », il m'a paru nécessaire de comprendre pourquoi les êtres humains s'identifient à un groupe. Pour cela, six motivations à l'identification seront détaillées dans cette partie, principalement basées sur les travaux de Vivian L. Vignoles. L'estime de soi a été la principale motivation à l'identification développée dans la littérature en psychologie sociale. Elle a servi de base à l'établissement de modèles plus complets de motivations à l'identité. En effet, il a été démontré que les individus s'intéressent plus aux informations supportant une évaluation de soi positive, ou plus généralement qui leur permet de se voir (ainsi que les membres de l'endogroupe) comme meilleur·e·s en comparaison aux exogroupes (Vignoles, Chryssochou & Breakwell, 2002). En outre, l'identification à un groupe minoritaire permet de conserver une estime de soi collective lorsqu'une personne fait face à une discrimination (Scroggs & Vennum, 2021).

La théorie du processus identitaire de Breakwell (1993) relève trois motivations en plus de l'estime de soi : la distinctivité (motivation à se différencier des autres), la continuité (motivation à maintenir une identité à travers le temps et les situations) et l'efficacité (motivation à maintenir des sentiments de compétences et contrôle) (Vignoles, Chryssochou & Breakwell, 2002). Déjà en 1991, Brewer développait le modèle de la distinctivité optimale représentant un équilibre entre l'immersion totale dans un groupe et le caractère unique d'une personne. Plus tard, Vignoles et al. (2006) ont ajouté les motivations d'appartenance (besoin de conserver ou améliorer ses sentiments de proximité avec les autres) et de sens subjectif (besoin de signification ou de but dans une existence) (Vignoles & al. 2006 ; Vignoles, 2011).

La recherche a également démontré que les individus étaient en quête et s'identifiaient à des catégories sociales distinctives et positivement évaluées (Easterbrook & Vignoles, 2012). D'après cette étude, l'évolution dans le temps de la satisfaction des quatre premières motivations symboliques décrites ci-dessus permet l'identification à un nouveau groupe (Easterbrook & Vignoles, 2012). Pour finir, il est également intéressant de noter que les motivations auto-déterminées à s'identifier à un groupe social ont des conséquences positives sur l'individu, contrairement aux motivations externes ou à l'amotivation (Amiot & Sansfaçon, 2011). Maintenant que les notions motivationnelles à

l'identification sont établies, les parties suivantes se concentreront sur les différents aspects du processus d'identification des personnes trans* non-binaires spécifiquement.

2.5. L'identification au groupe des personnes trans* non-binaires

2.5.1. L'identification comme processus personnel et social

En effet, le processus d'identification des personnes sortant de la binarité s'inscrit d'une part, comme pour tout parcours de vie, dans une dynamique individuelle. D'autre part, les genres étant des construits culturels (Butler, 1990), ils évoluent dans une société particulière et sont prégnants dans nos rapports sociaux. Bien que chaque être humain soit capable de nommer son identité de genre à l'âge d'environ 2-3 ans (Egan & Perry, 2001), l'identification à un des genres non-binaires peut prendre plus de temps. Scroggs et Vennum (2021) ont mis en lumière que les personnes appartenant au groupe LGBTQIA+ s'auto-identifient à ce groupe vers le milieu ou la fin de l'adolescence. Les coming-outs sont généralement encore plus tardifs chez les personnes non-binaires. En effet, cela est souvent dû à un manque d'informations concernant ces identités ainsi que des difficultés à trouver du soutien (Fiani & Han, 2019 ; Johnson & al., 2019). De plus, étant donné la pression ressentie même par les personnes cisgenres à se conformer aux rôles de genre (Egan & Perry, 2019), les personnes non-binaires endurent également cette injonction de conformité qui retarde le processus d'identification à leur genre non-binaire (Fiani & Han, 2019).

L'étude de Fiani et Han (2019), base théorique sur laquelle ce travail s'appuie en majeure partie, a permis d'identifier différents mécanismes déterminants dans l'acquisition de l'identité de genre non-binaire : « 1) la sélection de l'identité [...], 2) la navigation dans les noms, 3) la reconquête de soi/corps, 4) la navigation dans la divulgation, 5) la navigation dans la présentation de soi, 6) la flexibilité accrue, 7) l'amnésie de la transition, et 8) l'activisme et l'éducation des autres (ou non) » (Fiani & Han, 2019, p. 188). Plutôt que le terme « divulgation » (« disclosure » en anglais), j'utiliserai les termes « coming-out » ou « partage » dans un but de normalisation de ces identités qui ne sont pas des fautes à avouer ou des secrets à divulguer. Comme décrit précédemment, l'étape, ou les étapes, de partager son identité (avec ses proches par exemple) est/sont une/des étape-s importante-s dans l'identification qui permet un

véritable soutien et une validation de l'identité lorsque celle-ci est accueillie positivement. A l'inverse, lorsqu'il y a rejet, l'impact sur l'identification sera opposé, mais tout aussi intense. L'invalidation des identités non-binaires, notamment chez les jeunes, a des conséquences délétères pouvant mener à un sentiment profond de honte, des ruminations ou encore de la détresse (Johnson & al., 2020).

Dans l'étude d'Aboim (2022), deux des participant·e·s insistaient sur l'idée de processus dans la construction de leur identité de genre. Selon un·e d'entre elleux, la transition n'a pas de fin : « Je suis toujours en transition » (Aboim, 2022, p.10). Les participant·e·s de l'étude qualitative de Fiani & Han (2019) rapportent leur construction identitaire en termes de différentes phases : « *enfance, adolescence, jeune adulte et adulte* » (Fiani & Han, 2019, p. 185). Chaque phase décrite étant associée à différents ressentis, leur étude permet de dresser une évolution biographique de l'identification des individus proche du but de ce travail. En revanche, l'étude n'a pas été menée uniquement sur des personnes non-binaires contrairement à celle présentée ici. Les changements corporels et sociaux liés à l'adolescence semblent avoir créé un inconfort chez les participant·e·s qui n'a cessé de leur peser à l'âge adulte (Fiani & Han, 2019). De plus, la période de l'adolescence étant une période de doutes et de construction identitaire, les jeunes se sentant en dehors de l'hétéronormativité pourraient vivre une situation bien spécifique selon Cosgrove (2021).

Selon Dowers et al. (2020) l'âge semble jouer un rôle dans l'accès à la communauté et la volonté de partager son identité. Cela est lié à l'individualité de la personne, mais également à l'époque et les mœurs en lien avec son âge (Dowers & al., 2020). Pour Sofia Aboim (2022), le contexte et le choix des mots utilisés par les répondant·e·s pour parler de leur genre ont un poids important et doivent être attentivement pris en compte.

Par ailleurs, l'étape d'accès au langage semble « empouvoirante » pour les participant·e·s de l'étude de Cosgrove (2021). Une personne de 58 ans, nommée Noa dans l'étude de Sofia Aboim (2022), ne pouvait exprimer sa non-binarité dans les années 1990-2000, car les termes adéquats n'existaient pas encore. C'est pourquoi au départ, Noa parlait de sa transidentité en des termes pathologisants et se pensait « fou » avant de découvrir un autre vocabulaire et la possibilité d'exister en dehors de la binarité (Fiani & Han, 2022). Côté d'autres personnes concernées, avoir accès à la littérature et au

langage queer ont donné la possibilité aux participant·e·s de l'étude de Cosgrove (2021) de découvrir leur identité de genre non-binaire.

2.5.2. Le rôle de l'environnement et du soutien social

Le soutien social comprend l'environnement social d'une personne ainsi que la perception du soutien qu'apporte ce dernier. Le soutien social des personnes TGDNB (trans*, genre divers et non-binaires) se constitue autant via les sphères individuelles et sociales que environnementales (Dowers & al., 2020). Selon Fiani et Han (2019), le soutien social permet des modèles et des informations qui soutiennent l'exploration de genre. Toujours d'après elleux, cinq catégories ont été décrites par leurs participant·e·s comme des ressources aidantes : « 1) les média et la technologie, 2) les ressources éducationnelles, 3) les groupes de soutien, 4) l'exposition par le biais de voyages ou d'activités de sensibilisation, 5) les échappatoires créatives et l'expression de soi » (Fiani & Han, p. 188). Malgré la richesse de cette étude, les personnes TGNC (transgenres ou genres non-conformes) représentent un spectre plus large que les personnes trans* non-binaires uniquement. Les personnes trans* non-binaires de cette même étude accordaient plus d'importance au fait d'appartenir à une communauté, mais pointaient du doigt le manque criant de lieux proposant des entre-soi. De plus, le lieu de vie jouait un rôle dans leur possibilité d'accéder à des espaces normés pour créer des réseaux communautaires de soutien, bien que l'accès à un soutien en ligne reste possible. En effet, les réseaux sociaux en ligne permettent aussi de rassembler et de créer des communautés qui partagent des opinions surtout autour de sujet socio-politiques (Lüders, Dinkeberg & Quayle, 2022). La communauté TGDNB a effectivement un réseau social en ligne émergeant, permettant des groupes de soutien pour les personnes excentrées des milieux de rencontre (Pflum, & al., 2015).

Qu'il soit en ligne ou non, le soutien social permet aux personnes TGDNB des sociétés occidentales d'accéder à un soutien émotionnel et de s'informer (Dowers, & al., 2020). Le soutien social de cette communauté est d'autant plus important que les personnes TGDNB sont souvent en rupture familiale (Dowers & al., 2020). Mais lorsque ce n'est pas le cas, autant la famille que les ami·e·s ainsi que la communauté TGNC (ou LBGTQIA+ à plus grande échelle) offrent un soutien social pour les personnes TGNC (Fiani & Han, 2019). Cela permet par ailleurs une meilleure acceptation de soi et une

cohérence intérieure dans leurs genres (Pflum, & al., 2015). Dans leur étude, Riggle, et al. (2014) ont observé qu'à la fin de l'adolescence ou au début de l'âge adulte, les groupes qui facilitaient un développement d'identité LGBTQIA+ positif en offrant un sentiment d'appartenance et de tolérance étaient à l'origine d'un soutien social considérable.

Certaines rencontres peuvent également être déterminantes et marquer de véritables étapes dans la construction d'identité pour beaucoup de personnes transgenres (Cosgrove, 2021). D'après la théorie de l'auto-catégorisation, le soutien social est perçu plus positivement de la part des membres de son propre groupe que des membres d'un autre groupe (Haslam, Reicher & Levine, 2012). Dans l'étude de Cosgrove (2021) utilisant la méthode de recherche d'action participative, les participant·e·s formulaient le manque de liens avec d'autres personnes trans* non-binaires et son impact sur la capacité à comprendre leurs émotions liées à leur genre. Aussi, ces mêmes personnes notifiaient que le manque de représentation dans les médias ainsi que le sentiment d'avoir une identité évincée rendent plus compliqué le sentiment d'inclusion et la capacité à situer son identité dans des construits genrés généralement admis dans la société. L'identité collective permet en revanche de ne pas se sentir seul·e et de pouvoir compter sur la solidarité du groupe et le soutien social (Simon & Klandermans, 2001).

Par ailleurs, la communauté, bien que source de soutien, peut être une source de doutes, voire de rejet. Comme décrit de multiples fois au sein de ce travail, les personnes trans* non-binaires dans la réalité comme dans les études sont incluses dans la catégorie « transgenre » ou le terme « TGNC » (Johnson & al. 2019). Or la réalité des personnes trans* non-binaires peut s'avérer différente des personnes transgenres dites « binaires » et de ce fait elles peuvent ne pas se sentir incluses dans la communauté trans*. Certaines personnes non-binaires ne se sentent « *pas assez trans** » pour s'identifier et utiliser ce terme (Johnson & al., 2019, p.228), ce que Darwin (2020) nomme le « label transgenre ». De plus, les espaces dits « queer » regroupent des personnes lesbiennes, bisexuelles, gays (souvent des hommes cisgenres dominants dans ces espaces) qui peuvent créer un sentiment d'invalidation des identités non-binaires (Johnson & al., 2019). Enfin, les participant·e·s de l'étude qualitative de Johnson et al. (2019) rapportent la peur de ne pas être pris·e·s au sérieux lors de leur coming-out. Iels trouvaient cette « révélation » intimidante et éprouvante émotionnellement, due à la nécessité de justifier et expliquer leur identité aux autres.

2.5.3. Un groupe minorisé et parfois politisé

En tant que groupe appartenant déjà à une communauté minoritaire qu'est la communauté LGBTQIA+, les personnes non-binaires représentent un groupe minorisé portant parfois des revendications politiques spécifiques. Effectivement, le fait que ces personnes sortent des normes binaires (principalement occidentales) bouscule et dérange des sociétés partant du principe que tous les êtres humains sont cisgenres (Newman & Peel, 2022). Etant donné que les groupes majoritaires (ici les personnes cisgenres) incarnent l'universalité, les actions des groupes minoritaires sont décrites en fonction du majoritaire générique (Pietrantonio, 2005). Leur particularité se définit alors simplement en tant que différent·e·s d'une norme (ou « *instance de référence* » selon Guillaumin (1978), établie par un groupe majoritaire et déterminant une identité sociale à privilégier (Guillaumin, 1978, cité par Pietrantonio, 2005, p.124). Des relations de pouvoir s'installent de fait.

D'un point de vue psychosocial, le pouvoir est « *un construit relationnel qui décrit une relation sociale où une partie a (ou perçoit avoir) l'habilité d'imposer ses volontés pour atteindre ses buts* » (Simon & Klandermans, 2001). La structure de nos sociétés actuelle révèle une asymétrie de traitement entre les personnes cisgenres et les personnes trans*, notamment via des lois, des discours ou des actes discriminants. De plus, la taille du groupe jouant un rôle dans les rapports de pouvoir (Simon & Klandermans, 2001), l'infériorité numérique des personnes non-binaires ne joue pas en leur faveur.

Lors d'une étude qualitative menée par Sofia Aboim (2022) une personne trans* non-binaire affirmait s'identifier comme « *genderfluid* » seulement dans des contextes d'activisme. Cependant, l'identité non-binaire peut s'avérer difficile à affirmer en tant que groupe stigmatisé et invisibilisé (Cosgrove, 2021). Du fait de l'émergence de ces identités, un nouveau vocabulaire apparaît également, constituant une sémantique politisée de l'activisme non-binaire (Aboim, 2022). De plus, dans une étude menée par Fiani et Han (2019) parmi l'échantillon de personnes transgenres, le rôle d'activiste et son importance étaient plus affirmés par les participant·e·s non-binaires. Dû à l'isolement social de certaines personnes trans*, des formes d'activisme en ligne voient également le jour. Cela peut prendre différentes formes, par exemple l'utilisation de certains « *hashtag* » afin de montrer son soutien à un groupe discriminé (E.g. #blacklivesmatter, #MeToo, etc.) (Lüders, Dinkelberg & Quayle, 2022). Enfin, l'activisme chez les

personnes trans* binaires ou non-binaires apparaît encore nécessaire afin de pallier le manque d'informations sur ces identités (Fiani & Han, 2019).

Une identité collective politisée peut se définir comme « *une forme d'identité collective qui souligne les motivations explicites des membres d'un groupe à s'engager dans des luttes de pouvoir* » (Simon & Klandermans, 2001, p.323). Selon Simon et Klandermans (2001), le blâme des opposant-e-s, l'implication de la société par triangulation et la conscience partagée de doléances sont les trois ingrédients critiques pour composer une identité collective politisée. En outre, il faut prêter attention au fait que l'appartenance à une minorité de genre n'engendre pas automatiquement une fierté identitaire menant à de l'activisme social (Fiani & Han, 2019). Pour finir, le stress de minorité peut mener à de l'isolement social et avoir un impact sur le bien-être des personnes aux préférences sexuelles/affectives ou aux genres minoritaires. La présence du soutien social devient alors essentielle (Scroggs & Vennum, 2021) comme l'ont montré les études présentées dans la partie précédente.

2.6. Résumé des questions de recherche

Pour rappel, la question principale à laquelle je tenterai de répondre dans ce mémoire est la suivante : comment l'identité non-binaire se construit-elle au cours de la vie des jeunes adultes trans* non-binaires en Belgique francophone ?

Plusieurs axes seront abordés pour tenter de répondre à cette question. La première partie investiguée sera la partie temporelle, insistant sur le caractère construit au cours du temps de cette identité. Le guide d'entretien a été élaboré afin de conduire les personnes à tracer leurs cheminements de manière chronologique en mettant en avant les événements, par exemple, ou rencontres phares ayant permis l'identification. Cette structure reprend la méthode biographique, notamment pour investiguer les questions identitaires, permettant de « *construire une biographie et [des] liens entre les multiples récits occasionnels et situés de "qui je suis"* » tout en suivant la continuité des récits de vie » (Taylor & Littleton, 2006, p.34). La temporalité des processus d'identification est donc un des aspects qu'il est attendu d'être détaillé dans les entretiens. S'identifier au groupe des personnes non-binaires semblerait s'inscrire dans une certaine durée et demander plusieurs étapes. La place du contexte social et les perspectives d'avenir semblent également pertinentes à explorer étant donné les avancées socio-politiques en

Belgique. Le contexte actuel en Belgique en effet, comme rapidement évoqué dans l'introduction, est en pleine évolution pour les personnes trans* non-binaires. A Bruxelles, des groupes de parole se multiplient, l'association Genres Pluriels intègre un projet de maison de la santé LGBTQIA+ et des discussions réfléchissant au retrait de la mention de genre sur la carte d'identité sont en cours. De plus, l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) a seulement retiré la transidentité des maladies mentales en 2019. La situation belge (et mondiale) est en constante évolution, c'est pourquoi il sera pertinent d'y prêter une attention particulière dans ce mémoire.

Il semble également pertinent, au vu de la recherche actuelle, de s'intéresser au poids de l'environnement et à la place du soutien social dans le cheminement vers cette identification. Il est attendu d'observer certains leviers facilitant et permettant une identification fluide et rapide, ou à l'inverse des freins ralentissant le processus. Différentes formes de soutien social sont présumées ici, une typologie de celles-ci pourrait alors clarifier l'impact et le rôle de chacune. Etant donné que l'échantillon est composé de personnes ayant abouti à l'identification à ce groupe et se revendiquant comme tel, l'étude ne permettra pas d'analyser les freins qui interrompraient ou empêcheraient complètement l'identification à ce groupe. Il sera supposé dans cette étude que le sentiment de légitimité à l'identification s'accompagne d'un besoin de validation de l'entourage qui, lorsqu'il n'a pas lieu, pourrait retarder cette identification ou même l'annihiler.

Enfin, investiguer la question de la politisation et/ou du militantisme liés à cette identité minorisée permettra de savoir si sa présence, ou son absence, joue un rôle dans l'identification et si oui, lequel exactement. En appliquant le modèle de Simon et Klandermans (2001) au groupe des personnes non-binaires, il sera supposé dans ce travail que la présence des trois ingrédients (le blâme des opposant-e-s, l'implication de la société par triangulation et la conscience partagée de doléances) chez les personnes non-binaires, créant une identité politisée, peut jouer un rôle dans la manière de s'identifier à ce groupe et dans l'évolution de cette identification.

Pour répondre à ces différentes questions, le guide d'entretien, présenté dans la partie méthodologie qui suit, a été configuré en fonction des attentes susmentionnées, elles-mêmes émises à partir de la théorie. Pour finir, ce mémoire a également une visée exploratoire étant donné le manque de recherches scientifiques sur le sujet. Je m'attends

donc également à observer des résultats qui n'auront pas pu être prédits grâce à la littérature actuelle.

III. Méthodologie

3.1. Description de l'échantillon

Comme présenté dans la revue de la littérature, des études se sont penchées sur la question de l'identification des personnes TGNC ou TGDNB représentant un large panel d'identités différentes, mais jamais uniquement sur les personnes trans* non-binaires. Ce mémoire, lui, s'intéresse à un échantillon composé uniquement de personnes s'identifiant en dehors des identités binaires de genre. Tous·tes les participant·e·s à cette étude s'auto-déterminent « non-binaires ». Bien que certain·e·s se reconnaissent également dans la sous-catégorie « agenre », le mot parapluie « non-binaire » est utilisé par tous·tes pour catégoriser leur identité de genre. Etant donné la grande proportion de jeunes parmi cette population, il a été décidé de se focaliser uniquement sur la population non-binaire des jeunes adultes de Belgique francophone. De plus, le contexte dans lequel un coming-out (ou simplement la réflexion identitaire) aurait eu lieu semble également pertinent à prendre en compte comme rapporté dans les études vues précédemment. De ce fait, se concentrer sur les jeunes adultes permet de traiter l'impact d'un contexte social et politique relativement commun à tous·tes. Pour cela, les critères de participation fixés ont été les suivants :

- s'auto-déclarer non-binaire (incluant les différentes identités du spectre comme genderfluid, agenre, bigenre, etc.) ;
- avoir entre 18 et 30 ans ;
- résider en Belgique francophone (Bruxelles et Wallonie).

L'âge des répondant·e·s finaux·ales varie entre 18 ans et 27 ans, avec une moyenne de 23,5 ans. Toutes les personnes interrogées résident à Bruxelles, mais toutes n'y ont pas grandi. En effet, cinq d'entre elleux sont arrivé·e·s à Bruxelles au début de l'âge adulte depuis un autre pays (quatre viennent de France et une du Brésil) ; trois autres ont grandi en Wallonie et sont également arrivé·e·s à Bruxelles à l'âge adulte.

3.1.1. Recrutement

Pour ce mémoire, l'accès à cette population m'a été facilitée grâce mon implication personnelle (détaillée dans les annexes) et professionnelle auprès de cette dernière. En effet, j'ai effectué mon stage de Master 1 au sein de l'ASBL Genres Pluriels qui s'organise pour la visibilité et la prise en charge respectueuse des personnes transgenres, intersexuées et aux genres fluides. J'ai continué par la suite à être bénévole dans cette association. Puis, en décembre 2022, j'ai été engagé·e par l'équipe comme étudiant·e quelques heures par mois pour faire de l'accueil psycho-social de première ligne. De ce fait, en plus des contacts de personnes que j'avais déjà, j'ai pu compter sur l'équipe de Genres Pluriels pour transmettre l'annonce pour participer à mon étude, que ce soit par mail aux membres de l'association ou par leurs réseaux sociaux. Le réseau des premières personnes participant aux interviews et le bouche à oreille (forme d'échantillonnage par boule de neige) ont aussi permis un recrutement plus fructueux.

3.1.2. Saturation

Le fait de se focaliser sur la sous-population des jeunes adultes trans* non-binaires a permis d'atteindre la saturation de l'échantillon plus rapidement, i.e., « *le point dans la collecte de données où plus aucune problématique ou perspective ne sont identifiées et les données commencent à se répéter de telle sorte que la récolte de données est redondante* » (Hennink & Kaiser, 2021, p.2). Etant donné que mon étude est menée dans le cadre d'un mémoire, la taille de l'échantillon a été restreinte à 11 participant·e·s. En effet, j'ai choisi ici de favoriser la saturation de l'information plutôt que l'exploration de la population plus large, afin de permettre une investigation plus exhaustive. Puisque la population des personnes trans* non-binaires est un groupe très hétérogène, le choix de cette sous-population en particulier a permis d'avoir plus de similitudes au sein des expériences de vie et ainsi atteindre la saturation avec seulement 11 personnes (Guest, Bunce & Johnson, 2006). En effet, la redondance d'informations dans les parties 1 et 2 principalement du guide d'entretien me laisse à penser que la saturation a été atteinte. Pour la partie 3, des similitudes dans les revendications politiques ont été aussi observées entre les participant·e·s, mais sans une politisation toujours claire de l'identité non-binaire malgré les nombreux engagements militants (N=9). Pour les deux dernières thématiques

ayant émergé sans la littérature, une certaine redondance a également été observée. Cette redondance a justement permis de mettre en avant ces thèmes et leur pertinence au regard de la question de recherche.

3.2. Forme de passation des entretiens et anonymisation

Les entretiens menés pour cette étude ont duré entre 40 minutes et 1h30. La plupart des entretiens se sont déroulés au domicile des personnes afin qu'elles puissent se sentir à l'aise de partager leur récit dans un environnement calme et sécurisant. De plus, cela permettait d'avoir une qualité d'enregistrement meilleure facilitant les retranscriptions. Dans les cas où ce n'était pas possible (2 personnes sur 11), les entretiens ont été menés dans des cafés choisis au préalable par les participant·e·s.

Tous les entretiens ont été soigneusement enregistrés avec l'accord signé de chaque participant·e dans le but de pouvoir retranscrire les échanges minutieusement et de les analyser par la suite. Une fois retranscrits, les enregistrements ont été supprimés. Enfin, chaque participant·e cité·e dans ce mémoire a choisi un pseudonyme et toutes les données ont été anonymisées. Dans la volonté de garantir l'anonymat de chaque personne, les passages cités dans cette étude n'incluront aucune identité véritable (y compris les proches), aucun nom d'association ou collectif, ni de réseau social.

3.3. Guide d'entretien

Afin de suivre une ligne directrice et de s'assurer de ne manquer aucune donnée critique dans l'investigation que propose ce mémoire, un guide d'entretien (consultable en entier dans les annexes) a été utilisé comme support lors des entretiens. Ce guide a été divisé en trois parties à savoir :

- Partie 1 : La découverte de son/ses genre·s.
- Partie 2 : Le rôle du soutien social.
- Partie 3 : La politisation.

Chaque partie comprend des questions principales ainsi que des sous-questions. Parmi les questions principales de la partie 1, il a été demandé aux répondant·e·s de remplir une ligne du temps afin de placer et expliquer le ou les différent(s) moment(s) d'apparition

des questionnements sur le genre. Cet outil a permis de visualiser plus facilement les aspects marquants au fil des différents cheminements vers les identités de genre actuelles. Dans cette même partie, la place du contexte a également été investiguée.

Dans la seconde partie, un autre outil a également été mobilisé afin d'illustrer le réseau de soutien émotionnel (et non financier, par exemple), ou au contraire de frein, ayant participé à l'identification au groupe des personnes non-binaires. En effet, les participant·e·s ont dû situer les personnes comme plus ou moins proches d'elleux et préciser l'impact positif ou négatif de ces dernières sur leur processus. Le cercle central « Moi » représentait le·a répondant·e. Au plus les personnes étaient situées proches de ce cercle, au plus elles avaient un lien étroit et au plus elles étaient situées loin, au plus elles avaient un lien distant. A côté de chaque personne était indiquée la valence positive ou négative de l'impact, allant de un à trois plus ou un à trois moins. Zéro représentait un impact neutre ; un plus et un moins en même temps signifiait un impact ambivalent. L'impact des discriminations transphobes et/ou enbyphobes était également questionné dans cette partie, ainsi que l'utilisation et la connaissance des réseaux sociaux en ligne ou d'associations d'aide.

Enfin, la dernière partie a été introduite par la représentation de la Pride pour les participant·e·s. La Pride servait plutôt d'accroche au sujet des revendications politiques et n'a pas été spécifiquement abordée dans certains entretiens, car la politisation et/ou le militantisme étaient apparus plus tôt dans les échanges. L'autre question principale de cette partie interrogeait le rapport des participant·e·s aux revendications dans la société concernant les identités de genre. Cette question était posée de manière à générer le moins de biais possible et en incluant tout à fait la possibilité de n'avoir aucune revendication politique. Si la réponse à cette dernière était oui, alors le rôle des revendications dans l'affirmation du genre était questionné plus amplement.

3.4. Méthode d'analyse

La méthode qualitative semble la plus adaptée pour ce mémoire, car elle permettra aux répondant·e·s de pouvoir s'exprimer plus en détails sur leur parcours d'identification. De plus, cette méthode offre la possibilité de mener des entretiens semi-directifs pour permettre de répondre au mieux à la dimension compréhensive et temporelle de la

question de recherche. De plus, cette méthode laisse place à l'apparition de données non prévisibles au regard de la littérature mobilisée. En conséquence, ces entretiens seront analysés de manière qualitative à travers une analyse thématique. En outre, l'utilisation du discours offrira la possibilité de mettre en lumière deux dilemmes cruciaux dans la construction d'identité : la constance et le changement (Bamberg, De Fina & Schiffrin, 2011). A travers leur récit de vie, les individus pourront explorer leur cheminement identitaire avec un regard critique et rétroactif sur ce dernier. Cette méthode permettra également d'analyser l'importance et le choix des mots utilisés, des éléments déterminants dans les parcours identitaires des personnes non-binaires comme le rapporte la littérature récente détaillée dans la partie précédente. Au-delà des mots, étant donné la portée psycho-sociale de ce mémoire, le non-verbal pourra également être analysé grâce aux entretiens, dépassant la simple analyse matérielle. De plus, les participant·e·s, faisant partie d'un groupe minoritaire, sont peu nombreux·ses et peu accessibles (isolation, peur de la discrimination, etc.). Le but ici n'étant donc pas de tirer des hypothèses applicables à la population non-binaire des jeunes adultes belges, mais plutôt d'analyser différents parcours de vie pouvant ouvrir et étayer une réflexion sur ces identités encore peu étudiées.

La méthode qualitative utilisée pour ce mémoire est basée sur la méthode d'analyse thématique de Braun et Clarke (2006), en empruntant une perspective inductive et déductive. L'analyse n'étant pas un processus linéaire (Braun & Clarke, 2006), j'ai oscillé entre les différentes phases de l'analyse thématique décrites dans leur article. Tout d'abord, je me suis familiarisé·e avec les données en retranscrivant et en relisant les entretiens seul·e. Puis j'ai décidé d'opter pour la segmentation des textes selon des caractéristiques thématiques, un segment représentait donc une idée pertinente à analyser pour répondre à ma question de recherche. Cela m'a permis de commencer la phase de codage, où j'ai résumé les unités pour qu'elles soient plus faciles à analyser. Pendant la phase de codage, je notais dans la colonne « mémo » les thèmes potentiels émergents et les redondances entre les entretiens. Durant la phase de codage, j'ai tenté de dégager déjà quelques thèmes et seulement à la fin de cette opération, j'ai recherché une liste de thèmes précis. Beaucoup des thèmes ayant été dégagés se recoupaient entre eux. C'est à ce moment-ci que la théorie m'a aidé·e à les réviser, afin de leur donner plus de structure et de rigueur. En effet, étant donné que le guide d'entretien a été confectionné en lien avec les recherches théoriques menées récemment, la théorie avait tout de même influencé ma

manière de coder les entretiens. J'ai donc pu m'appuyer sur les précédentes études pour faire émerger les trois grandes thématiques (correspondant aux trois axes de recherche de cette étude) qui débiteront l'analyse, à savoir : un processus personnel et social rythmé par de multiples influences ; le soutien social et l'environnement ; ainsi que le rôle de la politisation et/ou du militantisme. Les deux dernières thématiques concernant la découverte des préférences sexuelles et/ou affectives ainsi que la mobilité à Bruxelles, en revanche, ont été dégagées uniquement de manière inductive. Leur pertinence a donc été évaluée durant le codage au vu de leur place dépeinte comme considérable à de multiples reprises dans les entretiens.

IV. Résultats et analyse des entretiens

4.1. Thématique 1 : Un processus personnel et social rythmé par de multiples influences

La première thématique choisie pour débiter l'analyse est celle du processus personnel et social que représente l'identification au groupe des personnes non-binaires. L'aspect temporel progressif d'un « *processus petit à petit* » (Lune, 26 ans) sera observable via les différentes étapes de l'identification. Comme il l'a été présenté dans la revue de la littérature, ce processus revêt un premier aspect plus individuel en lien avec les parcours personnels des sujets, expliquant l'utilité de récolter les récits autobiographiques des participant·e·s. De plus, à l'instar de tout individu au sein d'une société, mais d'autant plus chez les personnes trans* non-binaires, l'évolution personnelle s'inscrit dans un contexte socio-politique bien souvent inhérent au pays de résidence. Le témoignage de Jo, 25 ans, illustre très clairement ces deux aspects :

« Je pense qu'il y a eu un peu deux chemins parallèles, y a eu le chemin de mon corps en effet, j'avais l'impression que mon corps était pas du tout adapté à ma féminité. [...] et le deuxième chemin parallèle c'était le rôle social parce que y avait toutes les normes pas forcément de corps mais d'expression, de caractère aussi beaucoup [...] »

Les cinq premières sous-thématiques qui suivront ont été reprises de la liste des différents mécanismes déterminant l'acquisition de l'identité de genre énumérés par Fiani et Han (2019). Les trois avant dernières sous-thématiques sont inspirées d'autres études de la littérature scientifique qui seront rappelées pour chaque partie. Enfin, la dernière

sous-thématique a été générée uniquement via le codage des données récoltées pour ce mémoire.

4.1.1. La sélection de l'identité

Une des premières étapes de ce processus observée dans les entretiens et dans la littérature est de savoir définir et nommer son identité de genre. Pour expliciter ce sous-thème, les autrices Fiani et Han (2019) ont pris l'exemple d'une personne disant : « *Je ne pense pas être transgenre, alors j'essaie de trouver quelque chose entre les deux.* » (Table 3, p. 186). En effet, définir son identité peut s'avérer complexe et prendre du temps, la méthode de l'exclusion d'autres identités (homme ou femme) peut alors s'avérer utile. De manière similaire à la personne citée dans l'étude de Fiani et Han (2019), Cléo raconte avoir également procédé par élimination pour sélectionner son identité :

« J'ai dû avoir une pensée très pragmatique de me dire mais en fait, si je ressens ça et que je ressens ça, c'est que je ne suis pas cis. Si je ne suis pas cis, qu'est-ce que je suis ? Bah je suis trans. Mais je ne suis pas trans* binaire parce que je ne me sens pas homme. Fin tu vois, j'ai pas envie de transitionner pour avoir un passing de mec cis par exemple. Donc je suis non-binaire. »*

Pour plusieurs participant·e·s (N =4), l'élimination de la transidentité binaire n'était pas aussi claire et a généré des doutes supplémentaire, c'est le cas de Tim :

« Je me suis posé la question, [...] Forcément, j'ai l'impression que c'est un peu aussi une étape obligée quand on s'identifie comme non-binaire, on se demande si on va devenir trans [rires]. Et je me suis demandé si j'allais un moment faire mon coming-out homme trans. »*

Pour d'autres, comme Lune, la sélection s'est opérée directement sur internet afin de trouver le terme idoine correspondant au ressenti :

« Ben je crois que au moment que j'ai commencé à questionner sur le genre, c'était drôle. J'ai cherché tous les genres qui existaient pour savoir où j'étais. »

Trouver le terme associé au ressenti ne semble alors pas avoir été un chemin linéaire pour les participant·e·s. « *Chercher le mot parfait* » (Jo, 25 ans) a préoccupé la totalité des personnes interrogées et est apparue comme une étape cruciale à

l'identification. Pour un·e répondant·e en revanche, le vocabulaire était plus un outil pour exprimer son genre aux autres, mais pas indispensable à sa propre identification en tant que non-binaire.

4.1.2. La navigation dans les noms

Fiani et Han (2019) ont rapporté que les personnes trans* non-binaires de leur échantillon, contrairement aux participant·e·s binaires, changeaient leurs prénoms plus dans le but de le « dégenrer » (p. 189) que par rapport au prénom en lui-même. Deux participant·e·s (N=2) à ce mémoire ont effectué un changement de prénom officiel en choisissant, en effet, des prénoms d'allure neutre qui ne seront pas précisés ici pour des raisons d'anonymat. Au-delà de la neutralité des noms choisis, le changement de prénom a été une étape charnière pour le parcours des deux personnes l'ayant effectué dans l'échantillon. Pour Tim, 26 ans, ce changement a été nécessaire avant même de s'affirmer non-binaire. Iel raconte :

« Je pense que le moment disons le plus clé, c'était [...] en juin, que là j'ai acté sur mon changement de prénom. [...] Et je pense que c'est une première décision que d'affirmation je dirais, qui m'a permis après de me dire « Okay, je m'affirme aussi au niveau de l'identité » avec le prénom. Et disons, ça a été très vite [...] déjà un mois plus tard, je commence à utiliser l'identité non-binaire. »

Les parcours n'étant pas toujours linéaires, pour d'autres personnes comme Raven, 27 ans, le prénom de naissance peut tout à fait être déprécié, et ce de longue date. Pour autant, la navigation dans le prénom peut d'abord être expérimentée auprès de certain·e·s proches uniquement avant d'envisager le changement officiel. Raven a en effet préféré en parler d'abord à ses ami·e·s, mais pas à sa famille ni à ses relations de travail. Cette période d'entre deux lui a alors été très inconfortable :

« Et donc là, j'ai commencé à dire tout doucement aux gens que je voulais, qu'ils m'appellent par mon nouveau prénom et que j'aimais pas du tout mon ancien prénom. [...] Et donc tout doucement mes ami·e·s ont commencé à utiliser mon nouveau prénom. Mais c'est toujours un truc un peu secret. J'avais un peu une double vie... C'était très compliqué parce que j'avais aussi des moments où les deux cercles se rejoignaient. Et du coup, on ne savait pas trop comment m'appeler. »

4.1.3. La reconquête de soi et du corps

D'après Fiani et Han (2019), l'inconfort lié au corps pouvant être ressenti durant l'enfance ou l'adolescence des personnes trans* non-binaires continue à l'âge adulte. Bien que les personnes interrogées pour ce mémoire n'aient pas toutes fait part de cet inconfort, certains entretiens, notamment celui de Cléo, permettent d'observer un phénomène similaire :

« Après, ça a été un peu plus compliqué parce que du coup, se rendre compte qu'en fait je ressentais de la dysphorie depuis hyper longtemps et que je l'avais associée plutôt à genre, rejeté mon corps. [...] Et aussi parce que [...] j'ai toujours une énorme dysphorie des seins et en vrai je veux une torsoplastie, je sais pas vraiment quand, pas tout de suite. J'ai besoin de temps. »

L'extrait précédent illustre bien le fait que reconquérir son corps est un chemin qui nécessite également du temps. D'autres moyens de soulager cet inconfort existent aussi, comme l'utilisation de binders permettant un apaisement plus rapide et moins décisif que la torsoplastie par exemple. Porter ce sous-vêtement compressif a été libérateur pour Olympe :

« Ben je pense, au début c'était au niveau du corps, parce que vraiment le binder c'est quelque chose qui m'a vraiment soulagé-e et qui m'a donné confiance là-dedans. »

Mais se réapproprier l'image de soi et de son corps peut aussi passer par une intervention chirurgicale amenant à un mieux-être non-négligeable. Cette étape possible n'a été franchie que par un·e participant·e de l'échantillon, mais mentionnée par 3 autres personnes de l'échantillon. Pour Raven, la torsoplastie a permis de réconcilier la vision d'iel-même depuis toujours avec le nouveau reflet dans le miroir :

« J'ai mon torse plat donc je me sens vachement mieux quand je me regarde dans le miroir et j'ai l'impression que je pensais que ça allait faire un choc parce que j'avais quand même une très grosse poitrine. Et en fait, pas du tout, j'ai l'impression que c'était... mon corps je le voyais comme ça dans ma tête, je le voyais vraiment plat dans ma tête. Et puis dans le miroir, il y avait un truc qui collait pas. Et là, justement, quand je vois le miroir, c'est la représentation que j'avais dans ma tête. Donc ça me fait énormément de bien. »

4.1.4. La navigation du.des coming-out

Toutes les étapes répertoriées par Fiani et Han (2019) au sujet de la navigation du coming-out (« disclosure ») à savoir : « 1) *Le confort dans les relations* ; 2) *L'inconséquence des contacts* ; 3) *Entretien/professionnel (i.e., interactions personnelles versus professionnelles)* ; 4) *Age* et 5) *Le chemin de moindre résistance* » (p. 189) ont été retrouvées dans les récits analysés au cours de cette étude. Par souci de synthèse, seules certaines étapes seront illustrées ici. Tout d'abord il a bien été observé que le confort d'une relation (étape 1) permet de libérer la parole autour de l'identité de genre. Cléo, par exemple, a mis du temps à en parler en dehors de l'espace sécurisé créé avec sa·on ami·e non-binaire :

« Et on avait tellement je pense aussi dédramatiser le fait qu'on était, en fait, pas des meufs ensemble, que c'est dur en vrai de sortir de ce confort de se dire « OK, maintenant je veux vraiment me confronter au truc et tout ça » donc on est un peu resté là-dedans. »

D'autres répondant·e·s (N=4) ont confié avoir moins de mal à parler de leur non-binarité ou à se présenter comme non-binaire avec des personnes moins proches voire totalement inconnues (étape 2). Ezra en témoigne :

« J'avais plus de facilités à en parler avec des personnes que je connaissais pas très bien que des personnes que je connaissais. »

Ensuite, différents entretiens (N =6) ont mis en évidence la complexité d'en parler au travail (étape 3). Un·e participant·e n'a pas osé le faire par peur du rejet de l'équipe, un·e autre, car le métier dans lequel iel travaillait était trop précaire que pour prendre le risque d'en parler. Deux personnes de l'échantillon (N=2) ont rapporté avoir eu des collègues qui ne leur adressaient pas ou plus la parole à cause de leur non-binarité, soit par rejet de cette identité, soit parce que la peur de les mégenrer était trop grande. Concernant l'âge (étape 4), il est apparu dans les données que faire un coming-out à des cercles d'ami·e·s environ du même âge ou des frères et sœurs plus jeunes était plus aisé (et souvent mieux reçu) qu'avec les parent·e·s ou grand·e·s-parent·e·s. Enfin, pour l'étape 5, des entretiens ont également reflété que les personnes trans* non-binaires jonglent avec l'identité la plus adéquate en fonction du contexte et préfèrent ne pas en parler avec certaines personnes ou dans certains contextes.

En plus de ces cinq étapes, d'autres données méritent d'être passées en revue dans cette partie. La notion de doute a été soulignée à plusieurs reprises dans les interviews comme une barrière à la possibilité d'en parler autour de soi. La croyance qu'il faut être sûr·e de soi pour en parler et l'injonction au parcours linéaire unique peut bloquer la libération de la parole sur les questionnements de genre, Jo en a fait l'expérience :

« En fait si on pouvait pas parler de nos erreurs, même pas forcément des erreurs, mais des détournements de parcours et des demi-tours en fait, fin jcrois que j'étais obsédé·e par l'idée que c'était peut-être pas vrai que j'étais non-binaire ou trans et que du coup j'aurais jamais le droit de le dire. »*

Pour finir, deux personnes (N=2) ont fait part du désir de ne pas ou ne plus en parler autour d'eux, car les concepts de non-binarité et de coming-out leur apparaissent opposés. Pour eux, dire aux autres « Je suis non-binaire » crée une nouvelle case à définir avec de nouvelles attentes, ce qui est contraire à leur vision de la non-binarité. Ci-dessous la vision de Nino :

« Bah du coup là j'ai décidé que j'arrêtais de faire des coming-outs [rires] parce que je sais pas j'en ai marre et justement, 'fin le seul truc qui me plait dans le mot « non-binaire », c'est le fait que ce soit pas vraiment défini et du coup je crois que ça, ça me plait bien. »

4.1.5. La navigation dans la présentation de soi

Dans leur étude, Fiani et Han (2019), le « passing » ou « blending » (le terme « amalgamer » serait la traduction la plus proche en français) est une inquiétude plus forte pour les participant·e·s trans* binaires que les participant·e·s trans* non-binaires. Le plus important pour les personnes trans* non-binaires est de ne pas être perçu·e·s comme cisgenres (Fiani & Han, 2019). La présentation de soi peut aussi se traduire comme l'expression de genre. Dans le cas de cette étude aussi, les vêtements par exemple ou l'utilisation de nouveaux pronoms ont aidé les participant·e·s à se sentir plus en adéquation avec eux-mêmes et dans l'image renvoyée à autrui. Olympe explique comment iel a navigué dans l'expression de son genre à l'aide des vêtements :

« Je pense que le style vestimentaire aussi ça m'a pas mal aidé-e. [...] de pouvoir m'autoriser à m'habiller d'une manière qui me correspond et qui est pas toute masc ou toute fem, un peu un mélange des deux. »

Bien que l'expression de genre et l'identité de genre soient deux choses bien distinctes, les genres sont sociaux et lisibles. De ce fait, il est souvent plus confortable d'adopter une expression de genre qui permettra de percevoir correctement l'identité de genre, afin d'être « lu·e » de manière adéquate. Il peut donc être difficile pour les personnes non-binaires d'accorder l'expression de genre au ressenti. Pour Jo, le choix des vêtements a été une source de préoccupations quotidiennes pesantes :

« [...] c'était vraiment un combat avec moi-même genre tout le temps, c'est genre « Comment je me sappe ? Comment je me montre ? Comment je me montre pas ? Est-ce que j'ai le droit d'être en maillot de bain ? » C'était un peu l'enfer. »

4.1.6. La fin possible du processus

L'un·e des participant·e·s de l'étude de Sofia Aboim (2022) avait partagé l'idée que sa transition n'avait pas de fin : « Je suis toujours en transition » (Aboim, 2022, p.10). De manière similaire, plusieurs participant·e·s (N=4) à l'étude présentée ici ont expliqué que trouver les réponses concernant son genre est un processus long et qui peut continuer toute la vie, dont Jade qui affirme :

« Je ne sais pas si c'est des difficultés, mais en tout cas ça, ça restait un processus qui prend du temps et qui ne se fait pas en un claquement de doigts et qui je pense continue durant toute notre vie. »

Dans d'autres récits, comme celui d'Ezra, le processus de remise en question de l'identité de genre a pris fin :

« Ben j'y pense tout le temps, je pense tout le temps au genre, mais ces derniers mois j'ai arrêté de remettre en question mon propre genre. »

4.1.7. Le rôle du contexte social

Après avoir passé en revue les aspects plutôt liés aux individus-mêmes, cette sous-thématique s'intéressera au rôle que joue le contexte social dans les différents processus d'identification. Pour rappel, Dowers et al. (2020) ont mis en évidence que l'individualité et l'âge des personnes, ainsi que l'époque et les mœurs en lien avec leur âge semblent impacter l'accès à la communauté et la volonté de partager son identité. A l'instar de Dowers et al. (2020), Sofia Aboim (2022) insiste également sur la place du contexte, mais aussi l'importance des mots utilisés pour exprimer les genres. En effet, les propos qui suivent de Léo, 24 ans, illustrent l'idée qu'il est nécessaire d'avoir un contexte social propice et les bons mots pour investiguer les questionnements autour de la non-binarité :

« C'est pas des questions qui sont venues parce que ce n'est pas une discussion que j'avais. Je n'avais pas les mots. C'est pour ça qu'en avril de l'année dernière, c'est sorti parce que j'avais les mots. J'avais le groupe social pour, j'avais tout un contexte qui m'a permis de aussi me poser ces questions et d'avoir des mots de bons mots. »

Aucune des personnes interrogées dans ce mémoire ne s'est sentie légitime de questionner la binarité de son genre au regard du contexte sociétal belge actuel très normatif qui ne reconnaît que deux genres. Par ailleurs, les entretiens ont aussi mis en évidence que les perspectives d'avenir des personnes trans* non-binaires au sein de la société sont incertaines, puisqu'elles ne dépendent pas d'elles-mêmes directement. 9 personnes sur 11 dans l'échantillon associaient l'évolution de leur identité de genre à l'évolution potentielle des normes sociales ou des lois. Ne pas savoir comment les mœurs vont évoluer et intégrer ces réalités « nouvelles » est une source d'inquiétude pour Harry :

« Après, c'est un peu effrayant aussi quand même de se dire « Ah oui, c'est un nouveau truc quand même qu'on a dans la société, donc c'est un peu le patient test. » Tu sais pas dans quoi tu vas évoluer en tant que personne non-binaire. »

Cet aspect sera investigué de nouveau dans la thématique 2, dans laquelle la place du soutien social et de l'environnement dans les processus identitaires des personnes trans* non-binaires sera analysée en détails.

4.1.8. Les freins sociaux au processus

En effet, comme l'ont mis en évidence Fiani et Han (2019), ainsi que Johnson et al. (2019), les coming-out sont plus tardifs chez les personnes non-binaires que chez les personnes trans* dites « binaires », ou chez les personnes non-hétérosexuelles. Dans cet échantillon, Ezra, 18 ans, est la personne à avoir fait son coming-out au plus jeune âge (16 ans), quand d'autres participant·e·s ne sont actuellement pas out à leur famille passé 20 ans. Plusieurs raisons peuvent expliquer ces coming-in ou coming-out plus tardifs, notamment les conséquences nocives entraînées par la transphobie et/ou l'enbyphobie qui freinent le processus (Johnson & al., 2020). Ce frein a également été recensé parmi les participant·e·s à ce mémoire, notamment Jo, comme l'extrait qui suit en témoigne :

« Chercheur.euse : Et j'aimerais aussi comprendre si pour toi ça a pu être un frein à te dire « je suis non-binaire », d'entendre autant de propos enbyphobes ?

Jo : Ouais de ouf, bah y avait même des moments où je voulais faire des décoming-out, je voulais retourner dans le placard « en fait je me suis trompé-e j'ai inventé, c'est...nan, ça existe pas vous avez raison. » »

Le deuxième frein au processus d'identification chez les personnes trans* non-binaires mis en évidence dans la littérature par Fiani et Han (2019) est la pression sociale à se conformer aux rôles ou aux normes de genre. De nouveau, ce phénomène a été observé parmi les répondant·e·s, notamment durant la période des secondaires où le besoin d'appartenir à un groupe a primé sur l'exploration du soi pour Léo :

« C'est vraiment la période où je me suis rendu compte que, j'étais pas un mec comme les autres. Je suis assigné-e homme à la naissance et [...] j'avais pas du tout les mêmes codes. Et où je rentrais pas vraiment dedans. Mais bon, je faisais en sorte de rentrer dedans pour être accepté-e, avoir un groupe social. »

Un autre frein a été retenu dans cette étude (non tiré de la littérature), celui de la peur de ne plus se sentir à sa place dans les lieux réservés aux femmes lorsqu'on est une personne non-binaire AFAB. Les bars lesbiens par exemple, les groupes de parole en non-mixité pour les femmes (ne précisant pas inclure les personnes non-binaires AFAB ou transféminines), ou encore les manifestations féministes (lors du 8 mars par exemple) peuvent alors devenir des espaces où la non-binarité est mise de côté par peur du rejet.

Pour finir, la minimisation des besoins ainsi que le manque de légitimité ont également été présentés comme des freins à l'identification et à l'affirmation de l'identité non-binaire. Le fait de minimiser des besoins concrets liés au quotidien comme le changement de prénom, des pronoms, ou encore de s'autoriser l'accès à des chirurgies peut retarder le processus d'affirmation. Plusieurs années se sont écoulées avant que Raven, 27 ans, réussisse à valoriser ses besoins :

« J'ai passé longtemps longtemps à me dire « Boh, c'est pas si grave, c'est franchement pas si grave de se faire mégenrer tout le temps dans un prénom que je déteste. [...] Les années passaient, je dirais de mes 20 ans à mes 26 ans, j'ai passé ce temps à me dire « Bah c'est pas si grave. ».

De façon similaire au manque de légitimité à appartenir à la communauté trans* que peuvent ressentir les personnes trans* non-binaires (Johnson & al., 2019), Tim, 26 ans, ne se sentait pas légitime de se reconnaître dans cette identité de par, entre autres, la rapidité de son cheminement :

« Oui que parfois oui, un truc que je pense intéressant parce que je pense que justement, ce qui m'a aussi freiné dans mon affirmation, c'est que ça ne se soit pas passé plus tôt en fait. Et peut être parfois aussi j'essaye de bloquer cette pensée comme quoi « est-ce que je suis légitime d'être non-binaire ? Est-ce que je suis légitime de te parler ? Est-ce que c'est légitime de faire autant chier pour qu'on m'appelle iel ? », alors que l'affirmation s'est lancée qu'il y a un an et demi. Et que c'est tout aussi légitime de s'affirmer non-binaire un peu du jour au lendemain, à 30 piges comme à 60 piges, ou que de l'avoir toujours senti en fait. »

Cet extrait illustre également la problématique du manque de représentation des différents parcours existant des personnes trans* non-binaires. Un des sous-thèmes de la thématique 2 y est consacré. Ces freins peuvent être surmontés grâce au soutien social ou accentués par un environnement peu soutenant. Cela fera l'objet de la thématique 2 présentée ci-après.

4.2. Thématique 2 : Le soutien social et l'environnement

Pour rappel, le soutien social comprend l'environnement social d'une personne ainsi que la perception du soutien qu'apporte ce dernier. Les modèles et les informations apportées par un environnement soutenant appuient l'exploration de genre d'après Fiani

et Han (2019). De même que pour la thématique 1, cette thématique sera appuyée par l'étude de Fiani & Han (2019) qui a mis en évidence cinq catégories décrites par leurs participant·e·s comme des ressources aidantes : « 1) *les média et la technologie*, 2) *les ressources éducationnelles*, 3) *les groupes de soutien*, 4) *exposition par le biais de voyages ou d'activités de sensibilisation*, 5) *échappatoire créative et expression de soi* » (Fiani & Han, p. 188). Le titre de la première catégorie a été modifié en « Internet et les réseaux sociaux » afin de mieux correspondre aux réalités des participant·e·s. De plus, les ressources 2 et 5 n'ont pas été reprises dans cette partie d'analyse, car elles ne correspondaient pas ressources aidantes amenées par les participant·e·s à cette étude. A la place, d'autres ressources, également issues de la littérature, ont été relevées et seront explicitées dans les sous-parties prévues à cet effet.

4.2.1. Internet et les réseaux sociaux

Tout d'abord, l'apport des réseaux sociaux en ligne, également mis en évidence par Pflum et al. en 2015, a joué un très grand rôle pour la quasi-totalité des participant·e·s (N=9). Un réseau social en particulier permet d'accéder à des comptes de personnes concernées, dont certaines proposent du contenu gratuit d'informations, d'autres offrent surtout de la représentation. Les personnalités connues ouvertement non-binaires sur les réseaux sociaux ont pu également apporter de la représentation aux participant·e·s. Enfin, comme cela a été le cas pour Raven, les réseaux sociaux peuvent permettre de communiquer à distance avec d'autres personnes trans* non-binaires et d'en parler, sans devoir affronter le regard des personnes autour de soi :

« En allant sur les réseaux sociaux, via ça, je tombais sur des gens qui disaient être non-binaires et donc j'étais... Je pense qu'au début, j'étais un peu genre « Ah trop bien pour eux ! » Puis je me disais « ce qu'ils décrivent, c'est quand même vachement ce que moi je vis, que ce que je sens. » Donc là, j'ai commencé à dire, à penser en tout cas, que j'étais non-binaire. Et puis je pense que sur les réseaux sociaux, je communiquais beaucoup avec des gens qui n'étaient pas autour de moi, donc c'était plus facile de pouvoir l'assumer. »

De même, Internet en général, Wikipédia ou des sites spéciaux pour poser des questions ont permis à plusieurs participant·e·s (N=8), dont Ezra, de trouver les informations et la représentation nécessaires à l'identification :

« Ben de loin, je connais des personnes non-binaires, du coup mes premiers modèles étaient sur Internet. [...] Aussi, il y a un site super inclusif qui existe sur lequel tu peux poser toutes les questions quand t'es non-binaire, enfin quand t'es LBGT/queer et y a que des personnes queer qui répondent. »

En revanche, plusieurs répondant·e·s (N=4) ont également partagé avoir vu des contenus, des propos transphobes/enbyphobes ou des représentations rigides de la non-binarité ne les incluant pas. Pour ces personnes, le rapport aux réseaux sociaux a pu alors être soit ambivalent soit vraiment délétère. Ces problématiques, présentes également en dehors des réseaux sociaux en ligne, seront traitées par la suite plus spécifiquement dans les deux derniers sous-thèmes.

4.2.2. Groupes de soutien

Dans cette sous-thématique sont inclus les groupes de paroles, les collectifs ainsi que les associations qui permettent un soutien sans limite aux personnes trans* non-binaires, d'autant plus lors des périodes de questionnements. Pouvoir parler à des personnes qui se posent des questions similaires a permis de créer des espaces d'entre-soi précieux où déposer les doutes et les interrogations sur son genre, pour 4 personnes de l'échantillon. Conformément également aux résultats de Riggle, et al. (2014), les groupes de paroles ont pu apporter une écoute, un soutien et un sentiment d'appartenance considérables. Cette expérience a également ouvert les portes de tout un groupe social soutenant à Léo notamment, via un collectif, lui permettant de s'affirmer davantage dans son genre :

« L'assistante sociale de ma maison médicale me conseille d'aller à un groupe de parole sur les transidentités et la non-binarité à l'Université X. Et donc j'y vais, ça me fait beaucoup de bien. Et là-bas, on parle d'un collectif non-binaire du coup et du coup je me dis « ok, je vais voir, je vais contacter ». Il y a une organisation qui se fait pour la Pride du coup, et j'y vais. J'y vais pour la Pride et ça se passe super bien, ça me fait beaucoup

de bien. Depuis cette Pride, du coup j'ai rencontré plein de gens. C'est le moment où j'ai de plus en plus réussi à m'affirmer. En tout cas dans mon genre non-binaire. »

Malheureusement, les associations n'ont pas été une ressource pour tout le monde. Jade n'a pas su y trouver sa place à cause du manque de présence et d'inclusion de personnes trans* non-binaires racisées :

« Les assos n'ont pas été un soutien pour moi parce que je m'identifie pas à ces milieux-là qui sont très blancs, [...] c'est pas la même réalité, c'est pas les mêmes processus de réflexion. Là on fait face à une partie d'une minorité qui est visible. Et je fais partie de la minorité qui est invisible et donc ça rend la chose beaucoup plus complexe. »

4.2.3. Echappatoire créative et expression de soi

Deux répondant·e·s (N=2) ont fait part de l'importance qu'ont représentés le théâtre et l'art du drag dans l'expression et l'affirmation de soi, et donc, de leur genre. Pour l'un·e d'entre eux, le théâtre a été comme une porte d'entrée à l'extraversion et s'inscrire dans une école de théâtre a été la première étape avant d'entamer les démarches d'un changement de prénom. De son côté, Léo a pu découvrir d'autres manières de s'exprimer, et de sortir des codes genrés grâce au drag :

« Juste dire que le drag m'a beaucoup aidé·e là-dedans et m'aide encore beaucoup et me fait beaucoup de bien. Je pense qu'en termes d'expression, c'est quelque chose qui me fait du bien parce que je vais découvrir aussi, explorer d'autres choses. Dans mon drag, j'exprime, j'explore aussi le freak, le monstre, c'est quelque chose qui sort du coup, sort vraiment des normes de genre. »

4.2.4. L'importance du soutien des proches

Comme l'ont souligné Dowers et al. (2020) dans leur étude, le soutien de l'entourage proche des personnes trans* est fondamental. Premièrement, le soutien, ou non-soutien, des parent·e·s est apparu comme ayant un impact direct sur le bien-être des participant·e·s enfant·e·s, adolescent·e·s et même adultes non-binaires. Durant l'enfance, l'impact se fait sentir encore plus lourdement étant donné la fragilité émotionnelle et le

besoin de validation identitaire liés à l'âge. Cléo a été fort marqué·e par la réaction de ses parent·e·s durant la primaire :

« Euh voilà, donc ça oui c'était la primaire et en fait je me questionnais beaucoup par rapport à ça. Le sentiment, c'était par rapport à ça de me sentir bizarre, de me sentir rejeté par rapport à mes parents, d'avoir l'impression d'être une déception tu vois. »

La peur du rejet des proches peut être telle qu'un·e participant a décidé d'écrire une lettre à son père et à sa grand-mère afin de pouvoir s'exprimer clairement, de donner de l'information et de ne pas recevoir leurs réactions à chaud. Raven se souvient :

« Je crois que je termine par un truc genre : « n'ignorez pas cette lettre, même si vous ne comprenez pas et que vous êtes là. [...] j'ai besoin de savoir que vous m'aimez. »

Les parents des personnes interrogées ont été très peu présenté·e·s comme des soutiens lors des questionnements ou d'un coming-out (seulement 2 personnes sur 11). En revanche, parmi les frères et sœurs, les partenaires (ou ex-partenaires) ou les ami·e·s (surtout les ami·e·s « queer » comme le sous-thème suivant le mettra en évidence) au moins l'un·e d'entre eux a été une personne ressource pour chaque participant·e. Nul doute pour Léo, le soutien de ses proches de manière globale a permis à l'affirmation et au sentiment de légitimité d'arriver bien plus rapidement et aisément :

« C'était vraiment formateur dans ma confirmation et légitimisation de mon identité de genre, carrément. Et puis, en fait, le fait d'avoir un groupe social très, très prévenant et très à l'écoute, bienveillant, c'est sûr que même si iels font des erreurs, iels sont là pour me soutenir. »

4.2.5. D'une rencontre déterminante au soutien communautaire

Dans la littérature, les participant·e·s à l'étude de Cosgrove (2021) ont pointé que certaines rencontres déterminantes dans leur parcours avaient marqué une étape décisive dans leur construction identitaire, notamment le fait de rencontrer une ou plusieurs personnes non-binaires. Les participant·e·s interrogé·e·s pour ce mémoire ont également fait part de rencontres marquantes d'autres personnes non-binaires. Ces rencontres permettaient soit d'avoir accès à une représentation de la non-binarité encore inconnue, soit de pouvoir discuter et partager les questionnements sur l'identité de genre. Que ce

soit un échange de 15 minutes, des ami·e·s ou des partenaires de plus ou moins longue date, côtoyer d'autres personnes trans* non-binaires a été dépeint comme une étape clé pour une majorité (N=7) des personnes interrogées. Plusieurs participant·e·s (N=4) ont notamment développé des relations de couple avec des personnes trans* non-binaires, leur offrant un cadre sécurisant et de compréhension sans pareil. Raven raconte la rencontre avec sa·on partenaire actuel·le :

« Donc je le mets que je suis non-binaire et en fait je rencontre quelqu'un qui est non-binaire aussi et donc il se passe quelque chose. Ben déjà j'ai enfin quelqu'un de non-binaire qui existe en vrai devant moi, pas à la télé, pas au loin, avec qui je peux discuter de mon genre. [...] Je suis toujours en couple avec cette personne, donc cette relation continue. »

Les entretiens ont permis de mettre en lumière l'importance d'avoir des ami·e·s ou des connaissances également trans* (pas seulement non-binaires) autour de soi avec qui parler de son genre. Pour Tim, le meilleur soutien pouvant être reçu vient de personnes concernées :

« Pour moi, c'est un peu difficile d'atteindre les trois plus quelque part si la personne n'est pas concernée, parce que mes ami·e·s, iels font énormément d'efforts. On va être compris, même si ce n'est pas le même vécu et c'est encourageant. Alors que je sais que les autres personnes quand je leur en parle, y a quand même un truc où they cannot relate, donc ça, ça reste une barrière, je dirais. »

Le soutien de la communauté à plus large échelle (TGNC ou LGBTQIA+) était aussi évoqué comme un soutien particulièrement nécessaire pour les personnes transgenres dans l'étude de Fiani et Han (2019). Cet aspect a été remarqué aussi comme crucial aux participant·e·s (N=8) pour vivre plus sereinement leurs questionnements et de se sentir appartenir à une communauté présente pour elleux. Léo a pu compter dessus :

« C'est là où avoir une communauté, ça m'a beaucoup aidé·e, de pouvoir poser des questions ou bien faire des fripes ensemble. Des activités comme ça, où on ne serait pas forcément à l'aise au début, et puis en fait, tout va bien quand on est en groupe quoi. »

4.2.6. L'invalidation communautaire

Bien que la communauté puisse être un refuge, elle peut également être source de doutes et de rejet, notamment de l'identité non-binaire comme Johnson et al. (2019) l'ont mis en évidence dans leur étude. En effet, les personnes trans* binaires peuvent parfois faire elles-mêmes preuve d'enbyphobie en ayant une vision de la transidentité rigide qu'elles imposent à elles-mêmes et aux autres. La non-binarité peut alors ne pas être considérée comme une identité trans*, voire comme une identité tout court au sein même de la communauté. Le parcours de Jo a été impacté par cette enbyphobie intracommunautaire :

« Et aussi je pense que y a pas mal de comptes que j'ai suivis et qui m'ont grave fait fausse route. Genre des comptes qui se foutaient grave de la gueule des enbys mais qui étaient un peu du côté « trans binaire » et qui disaient « les enby c'est des fraudes » quoi en gros. Mais comme c'était des comptes queer j'avais un peu tendance à croire que c'était la vérité tu vois. »*

Certains mouvements militants transphobes se revendiquant féministes (TERF) ont été mentionnés plusieurs fois au cours des entretiens (N=4) comme accentuant l'insécurité d'être non-binaire. Mais de nouveau, même au sein de mouvements LGBTQIA+, des informations, niant l'existence d'une sous-partie de la population non-binaire, circulent et ce notamment sur les réseaux sociaux. Comme en ont fait part certain·e·s participant·e·s à l'étude de Cosgrove (2021), l'idée reçue que les personnes non-binaires seraient uniquement « *blanches, minces, androgynes et assignées femmes à la naissance* » (p. 86) est répandue même au sein de la communauté LGBTQIA+. Jade y a été confronté·e·x (Jade est une personne agendre qui utilise la lettre « x » en plus afin d'inclure la notion de neutralité) :

« Oui ou même d'autres mouvements qui était en mode : « La non-binarité existe chez les personnes assignées femmes mais pas chez les personnes assignées hommes. ».

Ces propos illustrent de nouveau la problématique du manque de représentation, détaillée dans la sous-thématique qui suit. Avant cela, il a été observé que les personnes trans* non-binaires elles-mêmes ne sont pas épargnées de pouvoir se montrer oppressives. En effet, plusieurs participant·e·s (N=3) ont mentionné avoir entendu des propos de personnes non-binaires véhiculant un modèle unique de non-binarité et des codes bien

précis auxquels toute personne se disant non-binaire devrait adhérer selon elleux. De nouvelles pressions à se conformer à des normes de genre non-binaires apparaissent alors, notamment autour de l'expression de genre androgyne ou des pronoms neutres à adopter. Lune (qui se genre au féminin) a été affectée par ce type de propos :

« Donc voilà, c'est des gens qui sont non-binaires, mais qui ont une idée, une constitution de qu'est-ce que c'est non-binaire et qui imposent un peu sur une autre personne et ça m'embête beaucoup et finalement c'est un peu triste que ce sont des gens non-binaires qui font ça et pas des gens pas non-binaires. »

4.2.7. Le manque de représentation

Pour clôturer cette thématique, il était important d'aborder la question du manque de représentation qui a impacté de manière conséquente les parcours des jeunes adultes trans* non-binaires de cet échantillon. Mise en avant notamment dans l'étude de Dowers et al. (2020) ainsi que celle de Cosgrove (2021), la problématique du manque de représentation a été nommée à plusieurs reprises durant les interviews. Les représentations des transidentités non-binaires ont manqué aux participant·e·s, surtout il y a quelques années, dans les médias, les livres, les séries télévisées, les réseaux sociaux et la culture populaire. En outre, les représentations des transidentités binaires uniquement ont pu freiner l'identification de certain·e·s des répondant·e·s qui ne s'y reconnaissaient pas, Tim raconte :

« Et puis je pense que c'est vers quoi, 11 ans je dirais, que j'ai fait pas mal de recherches sur la transidentité mais à l'époque, on parlait plus de transidentité binaire. Et du coup, je ne m'y reconnaissais absolument pas. [...] Dans les témoignages dont je me rappelais où c'était là : « dès l'enfance, je m'étais senti petit garçon. Je me sentais petite fille ». Parce que je n'avais pas vécu quelque chose de similaire, pour moi, il n'y avait pas forcément de possibilité. [...] »

Enfin, les représentations non-binaires qui n'englobent pas la totalité des réalités du spectre de la non-binarité illustrent également un problème sous-jacent lié au manque de représentations exhaustives. Cléo, par exemple, ne connaissait qu'un·e ami·e non-binaire au parcours différent et les témoignages sur Internet ne lui faisaient pas écho :

« Mais dans ma tête, j'étais à ce moment-là en train de me dire ça. Et comme mon ami-e (non-binaire) n'avait pas vraiment le même trajet que moi, il y a eu des trucs par lesquels que je suis pas passé-e. [...] Et donc des fois, moi il y a des témoignages de personnes mineures qui me parlent pas du tout. »

4.3. Thématique 3 : Le rôle de la politisation et le militantisme

La politisation potentielle des identités non-binaires ainsi que la place du militantisme dans les parcours seront analysées dans cette partie. Le nouveau vocabulaire et les termes permettant de parler des identités non-binaires étant nés grâce à l'activisme queer et non-binaire (Aboim, 2022), le lien entre l'affirmation de ces identités et l'activisme peut s'apparenter être un lien direct. Pourtant, être non-binaire n'implique pas de revendiquer une fierté identitaire bien que l'activisme ait été recensé parmi les différents mécanismes déterminants à l'acquisition de l'identité chez les personnes trans*, d'autant plus chez les personnes trans* non-binaires (Fiani & Han, 2019). Pour certain·e·s participant·e·s à cette étude, dont Tim, le fait d'être non-binaire est en direct lié au militantisme :

« Être non-binaire, que je le veuille ou non, est politique en fait, puisqu'il n'est pas accepté de manière générale dans la société. [...] Le militantisme, il est tout le temps là pour moi, de façon vitale, pour me permettre de ne pas me brimer. »

Mais le lien peut également être moins direct, prendre un autre chemin ou ne pas exister du tout.

4.3.1. Le rôle du féminisme

En effet, la quasi-totalité des répondant·e·s ont évoqué que la découverte du féminisme a été une étape charnière dans le cheminement vers leur identité de genre, notamment Cléo :

« C'est aussi le moment où j'ai découvert le féminisme et tout ce qui va avec. C'était ma porte d'entrée pour le genre. [...] A travers le féminisme et tout le contenu féministe et tout ça, j'ai découvert la notion de genre, d'identité de genre. »

La remise en question des codes et des injonctions imposés aux femmes et à leurs corps que propose le féminisme a été parlant pour tous·tes les participant·e·s, y compris les trois personnes AMAB de l'échantillon. Plusieurs personnes AMAB de l'échantillon (N =4) ont partagé le fait que le féminisme leur avait fait beaucoup de bien au début, et leur a permis de comprendre qu'elles pouvaient être les femmes qu'elles voulaient, en dehors de toute injonction normée, mais que cela ne leur suffisait pas. Les propos de Jo illustrent très bien ce fait :

« Et après, le fait de nommer tout ça dans mon féminisme après je m'étais dit « bon déjà c'est super si je peux être la meuf que je veux, super bonne chose mais en fait non [rires]. En fait c'est pas assez. » »

Le féminisme comporte aussi ses limites pour certain·e·s participant·e·s dont Lune qui s'interroge aujourd'hui quant à ce mouvement, car elle ne se sent plus toujours incluse dans ce combat en tant que personne non-binaire :

« Oui, mais c'est assez complexe parce que le féminisme maintenant, j'ai beaucoup de questions avec ça. Je me sens plus très attachée comme avant, parce que je sens que c'est plus une discussion pour les femmes. »

4.3.2. Eduquer et transmettre

Il s'est avéré que pour les participant·e·s à cette étude, comme les participant·e·s de Fiani et Han (2019), une manière de militer sans passer par une affirmation fortement politisée de l'identité est l'éducation et la transmission aux plus jeunes. Afin de remédier au manque d'informations que les personnes trans* non-binaires ont subi dans leur enfance et adolescence, éduquer est un moyen actif de lutter pour une meilleure compréhension et une identification facilitée à ce groupe-ci. Pour Harry, c'est la lutte la plus efficace :

« Nous, ce qu'on veut, ce n'est pas se battre et montrer qu'on a le droit d'exister. Maintenant, c'est éduquer les gens, pour moi, c'est la seule vraie façon de se faire accepter, inclure et faire changer les choses en éduquant les gens. »

En revanche, de nombreux entretiens (N=6) ont mis en avant la fatigue générée de devoir expliquer (voire parfois de justifier) son identité de genre à sa famille, ses

ami·e·s, de simples connaissances ou des nouvelles rencontres. Quelques participant·e·s ont confié apprécier que leurs proches aillent également se renseigner par elleux-mêmes afin d'alléger la charge mentale que crée la demande de ces explications. Tim fait part de son ressenti à ce propos :

« Et on n'a pas toujours la force d'éduquer, on n'a pas toujours la force de corriger [...] ».

4.3.3. Le groupe avant soi

La partie finale des entretiens explorant les potentielles revendications politiques des participant·e·s a mis en lumière un point intéressant partagé pratiquement par tous·tes les répondant·e·s (N=10). En effet, d'un point de vue personnel et pour le confort ou le bien-être individuel, les participant·e·s ne manifestaient pas toujours de volonté militante d'agir. En revanche, lorsqu'il s'agissait du groupe des personnes trans*, les revendications étaient multiples et plus affirmées. Il semblerait alors que les motivations à militer pour les droits ou la visibilité des personnes trans*, binaires ou non, soient plus pour le bien-être du groupe que le bien-être personnel. Cléo, par exemple, a des revendications pour son groupe, mais pas pour ellui-même :

« Après par contre pour les autres gens qui ne sont pas moi j'aimerais que oui, il y a plus de, je sais pas j'aimerais que les toilettes soient pas genrées. j'aimerais tout faire pour que tous les gens soient plus acceptés. J'aimerais qu'il y ait beaucoup plus de représentation, j'aimerais qu'il y ait plus de gens opprimés qui puissent travailler partout 'fin tu vois. »

De même, Raven a subi durant des années le mégenrage de son entourage ainsi que l'utilisation de son ancien prénom, mais imaginer mégenrer sa·on partenaire auprès de ses proches était tout à fait impensable :

« Donc même si pour moi c'était ok de me mégenrer, je voulais pas mégenrer quelqu'un d'autre. [...] Et, pour moi, revendiquer, c'est déjà hyper important pour toutes les autres personnes qui ne sont pas moi. »

4.3.4. Une identité pas toujours politisée

Comme l'ont précisé Fiani et Han (2019) dans leur étude, les personnes trans* non-binaires ne revendiquent pas toute leur identité politiquement. Cela a également été observé dans l'échantillon qui concerne cette étude. Avant de pouvoir revendiquer une quelconque identité non-binaire, les participant·e·s avaient d'abord besoin d'être sûr·e·s d'elles-mêmes, ce qui prend du temps. Le fait d'appartenir à un groupe minorisé aussi peu représenté et si souvent stigmatisé est déjà difficile d'un point de vue personnel comme l'illustrent les thèmes précédents, ainsi que l'étude de Cosgrove (2021). Ajouter à cela l'exposition publique qu'implique la politisation peut être impressionnant et ne pas aider à s'affirmer pour autant. Nino en témoigne :

« Et du coup, je pense que j'aurais du mal à être vraiment actif·ve politiquement en tant que non-binaire parce que je suis déjà hyper insécure dans ma tête que je me vois pas le revendiquer. [...]. C'est un truc que j'utilise tellement personnellement et dans mon coin que je suis pas sûr·e que le fait de faire des actions politiques ou quoi ça m'aiderait à m'affirmer. »

Deux autres participant·e·s (N=2) ont également signalé que l'énergie demandée par le militantisme leur manquait, de même que le fait d'éduquer les autres comme il l'a été détaillé précédemment. La politisation de l'identité non-binaire semblerait alors pouvoir être un pilier identitaire pour certaines personnes trans* non-binaires quand pour d'autres, cela demanderait de s'exposer publiquement, ce qui est source d'inquiétudes et de peurs.

4.4. Thématique 4 : Découvrir ses préférences sexuelles et/ou affectives avant son genre

En analysant et en codant les entretiens, j'ai remarqué que la thématique de la sexualité revenait de manière récurrente chez les participant·e·s (N=9). Parler d'hétérosexualité ou d'homosexualité pourrait perdre de son sens dans la réalité des personnes non-binaires puisqu'il n'existe pas de genre « opposé » à la non-binarité. Mais ces identités et leur vocabulaire étant répandus, les termes « lesbienne », « homosexuel·le » et « bisexuel·le » ont aussi été utilisés par les répondant·e·s pour se

définir. Pour plus de clarté et d'inclusion ici, je parlerai d'attirances « non-hétérosexuelles » bien que ce terme ne soit pas idéal pour la raison susmentionnée. Dans l'échantillon, 9 personnes sur 11 ont parlé de la découverte de leurs attirances non-hétérosexuelles avant de se questionner sur leur identité de genre. Cet ordre d'apparition pourrait s'expliquer par le fait que l'orientation sexuelle est beaucoup plus visible et discutée que les identités transgenres selon Cléo :

« Ensuite, il y a la sexualité qui est aussi dont on parle le plus, mais qui est aussi plus fin, moi, j'entends plus d'homophobie que de transphobie, par exemple. Mais c'est aussi parce qu'on parle juste plus de personnes pas hétéros. »

Cette découverte des préférences sexuelles et/ou affectives avant le genre a pu faciliter ou ralentir l'identification au groupe des personnes trans* non-binaires. Les sous-thèmes détaillés ci-dessous explorent les différents phénomènes répertoriés lors des analyses.

4.4.1. Se libérer de la pression à l'hétéronormativité

Trois participant·e·s (N=3) AFAB ont exprimé la pression ressentie à être hétérosexuel·le et/ou à performer le genre féminin au sein d'une relation hétérosexuelle. Cette pression a été mal vécue par ces personnes et leur a permis de questionner par la suite leur rapport à leur genre assigné à la naissance (femme en l'occurrence). Nino, 23 ans, lie vraiment ses questionnements à cette pression :

« Et pour moi, c'était aussi vraiment très lié à la pression d'être hétéro parce que t'es une meuf pour être avec un mec, 'fin pour moi, c'est vraiment hyper imbriqué. »

Au contraire, dans les relations non-hétérosexuelles, cette pression n'était plus du tout ressentie et pouvait laisser la liberté aux personnes d'être qui elles voulaient être, en dehors de toute norme ou tout rôle stéréotypé de genre. A nouveau, la pression sociale de correspondre aux normes de genre intervient dans les processus identitaires des personnes trans* non-binaires interrogées, notamment dans les relations de couple. Pour Cléo, personne AFAB de 25 ans, relationner avec des femmes a été libérateur :

« Genre je n'avais pas de rôle à jouer, je pouvais être moi-même. J'ai beaucoup plus assumé de m'habiller de façon un peu plus androgyne, déjà. »

Pour Raven, personne AFAB de 27 ans, connaître sa bisexualité assez jeune lui a permis de se détacher de cette pression à rentrer dans les codes de genre féminin et l'a aidé·e à normaliser ses comportements :

« Je pense aussi le fait qu'assez tôt, je me suis dit que j'étais bisexuel·le. J'avais déjà l'impression que je pouvais un peu... que j'avais moins besoin d'être féminin et d'être une fille classique parce que je me disais bien je suis bisexuel·le, c'est normal. »

4.4.2. La première expérience de coming-out

Les analyses ont également permis de révéler que la manière dont s'est déroulé un premier coming-out concernant la sexualité peut fortement influencer la volonté de faire, ou non, un coming-out non-binaire. A l'inverse, certain·e·s participant·e·s qui n'ont déjà pas osé parler de leur orientation sexuelle à leur famille par exemple, envisagent encore moins de s'ouvrir sur leur identité de genre non-binaire. Bien que la sexualité soit un sujet sensible et intime, pour Lune, le fait que le genre puisse être un aspect visible de l'identité complexifie encore la question d'un niveau :

« Mes parents savent que je suis bisexuelle. Mais même le reste de la famille par rapport à l'orientation sexuelle, ce n'est pas possible. Donc je trouve que parler de genre, c'est encore plus fort parce que la sexualité, c'est un tabou, c'est dans un aspect plus privé et le genre tu y es confronté·e tout le temps. Quand tu regardes la personne, c'est son identité. »

Deux autres cas de figure m'ont semblé intéressants à développer ici. Tout d'abord, lorsque que le coming-out sur la sexualité n'a pas été vécu positivement, celui sur le genre est d'autant plus appréhendé. L'expérience de Cléo lui a fait remettre en question le principe même de coming-out :

« Donc du coup, à mes proches je l'ai beaucoup représenté comme ça en mode : « J'ai pas envie de faire une grosse annonce » parce qu'en vrai je suis même pas hyper fan du principe de coming-out, parce qu'en vrai mon coming-out lesbien s'est pas hyper bien passé non plus. Fin ça s'est pas mal passé, mais je veux dire, je ne l'ai pas très bien vécu. Ce n'était pas un moment du tout de soulagement. »

Ensuite, dans certains cas, la rupture familiale a déjà été causée par un premier coming-out concernant la sexualité. Parmi les participant·e·s, Nino a été outé·e sans son consentement concernant son orientation sexuelle et raconte l'impact que cette nouvelle a eu sur la relation avec son père :

« Bah du coup dans ce cas-là, y a mon père qui est très très loin là dans le coin [rires]. Euh...et en gros on se parle plus, parce qu'on lui a dit que j'étais lesbienne et moi je lui parle plus parce que je sais que c'est trop compliqué. »

4.4.3. La complexité des identités plurielles

Puisque les différentes lettres de l'acronyme LGBTQIA+ représentent un large panel de préférences romantico-sexuelles et d'identités de genre, certaines personnes peuvent se retrouver dans plus d'une lettre. Ces appartenances multiples ont pu créer de la confusion dans les constructions identitaires des participant·e·s. En effet, plusieurs d'entre elleux (N=5), comme déjà explicité, ne se sentaient pas en adéquation avec les normes de genre dans l'enfance ou à l'adolescence. Ce sentiment de décalage a pu être expliqué par l'orientation sexuelle plutôt que par l'identité de genre et ainsi retarder leur identification au groupe des personnes trans* non-binaires. Ainsi, Cléo s'est senti·e ralenti·e dans son cheminement par cette attribution causale erronée :

« Et du coup, jusqu'à mes 22 ans, euh à partir à 18-19 ans, j'ai compris que j'étais lesbienne et donc je me suis dit « Ah mais en fait c'était ça. C'est pour ça que je suis bizarre ». Tu vois. [...] si j'avais pas découvert que j'étais lesbienne, si j'étais hétéro, ou quoi que ce soit, peut-être que la non-binarité serait venue plus vite. »

4.5. Thématique 5 : La mobilité vers Bruxelles

Au sein de l'échantillon, la mobilité de sept personnes (N=7) vers la ville de Bruxelles a semblé jouer un rôle non négligeable dans la possibilité de s'identifier à ce groupe. Même si les raisons premières à quitter la Wallonie ou le pays (France ou Brésil) des participant·e·s n'étaient pas directement en lien avec l'identité de genre, l'arrivée à Bruxelles semble avoir été déterminante dans leur parcours. En effet, il est apparu que l'accès aux ressources explicitées dans la thématique 2, s'est avéré facilité par la vie bruxelloise en particulier. De plus, les espaces militant·e·s LGBTQIA+ de Bruxelles et la vie associative y étant plus développés que dans les petites villes notamment, le militantisme (explicité dans la thématique 3) est devenu plus accessible en arrivant dans la capitale. Olympe a été frappé·e par cela à son arrivée :

« Je pense c'est à mon arrivée à Bruxelles, à 18 ans et je me suis pris en pleine face juste le militantisme. Fin parce que je viens d'une petite ville isolée en France où il y avait peut-être deux lesbiennes dans mon lycée et voilà. Y avait vraiment pas de représentations.[...] C'est juste plus ouvert et Bruxelles c'est une ville qui m'a permis-e de comprendre plein de choses, d'être beaucoup plus confiant-e. »

La capitale belge a aussi été présentée comme une ville ouverte et inclusive, avec une population LBGTQI+ plus développée et visible, ainsi que des lieux festifs pour cette population. Nino a pu commencer à « exister » en arrivant à Bruxelles :

« Moi je viens d'un milieu, de la campagne et tout et où je savais même pas que les lesbiennes ça existait. Et tous les trans non plus, vraiment l'ignorance totale aussi un milieu hyper, je sais pas genre homophobe, réactionnaire et de droite et tout. Et du coup genre exister là-dedans en tant que lesbienne ou non-binaire c'était vraiment pas possible. »*

Quitter son lieu d'origine pour la grande ville semble alors avoir aussi été une porte d'accès à l'information, aux rencontres et à la vie militante. La capitale belge a offert aux sept participant·e·s la possibilité d'explorer leur genre progressivement en ayant accès à l'information, au soutien social et à un environnement plus soutenant (notamment en créant un nouveau cercle d'ami·e·s LBGTQI+) ainsi qu'au militantisme LGBTQIA+ fort développé en cette cité. De fait, cette thématique croise les 3 premières grandes thématiques dégagées auparavant et clôture la partie d'analyses.

V. Discussion et limites

5.1. Synthèse des résultats

Les résultats de cette étude ont permis de dégager cinq grandes thématiques, les trois premières reprenant les hypothèses générées via la littérature. Parmi les questions de recherche, j'ai investigué premièrement la question du processus de construction de l'identité non-binaire. En concordance avec les études de Fiani et Han (2019), Dowers et al. (2020) et Aboim (2022), j'ai observé que l'identification au groupe des personnes non-binaires des participant·e·s s'inscrivait en effet dans une temporalité particulière traversée par différentes étapes. Pour construire la première thématique, les cinq premiers mécanismes déterminants à l'acquisition de l'identité décrits par Fiani et Han (2019) ont été repris, car ils s'alignaient avec les résultats observés dans les codages. En revanche, parmi les trois derniers mécanismes, la flexibilité accrue et l'amnésie de la transition n'ont pas été utilisés, car les données n'en ont pas fait mention. Cela pourrait s'expliquer par l'absence de personnes trans* binaires dans mon échantillon, contrairement à l'échantillon de Fiani et Han (2019). Pour le dernier mécanisme, à savoir l'activisme, la thématique 3 y a été entièrement consacrée et montre que ce mécanisme a bien été retrouvé dans cette étude comme ayant une place à part entière dans l'acquisition de l'identité non-binaire. En plus de ces différentes étapes clés, il est apparu que la construction de l'identité pouvait perdurer et évoluer toute la vie en accord avec les résultats de Sofia Aboim (2022). Mais pour certaines personnes ayant participé à ce mémoire, ce processus de réflexion pouvait également s'arrêter et ne plus être remis en question. Les mœurs de l'époque, l'âge, le contexte de manière plus globale, y compris l'utilisation des mots, ont été mentionnés comme impactant les processus identitaires des répondant·e·s à l'instar de ceux des études de Dowers et al. (2020) ainsi que Sofia Aboim (2022). Enfin, la transphobie et l'enbyphobie, additionnées à la pression de se conformer aux normes et/ou aux rôles de genre, sont apparues comme des freins ralentissant le processus d'identification de la sous-population non-binaire des 18-30 ans en Belgique francophone, et spécifiquement à Bruxelles. Ces résultats s'accordent avec ceux mis en évidence par Fiani et Han (2019) ainsi que Johnson et al. (2019).

Deuxièmement, le guide d'entretien ayant été construit pour investiguer également la question du soutien social et de l'environnement, les analyses ont pu dégager la thématique 2 axée entièrement sur ce point. Bien que quelques redondances aient pu

apparaître avec la sous-thématique du rôle du contexte social, le soutien social et environnemental nécessitaient d'être détaillés dans une thématique à part entière au vu de leur importance déjà remarquée dans la littérature. Trois des cinq ressources dégagées par Fiani et Han (2019) ont été retrouvées lors des codages à savoir Internet et les réseaux sociaux (Média et technologie dans leur article), les groupes de soutien ainsi que l'échappatoire créative et l'expression de soi. Par ailleurs, j'ai décidé de ne pas conserver les catégories des ressources éducationnelles et de l'exposition par le biais de voyage ou d'action de sensibilisation. Effectivement, dans l'échantillon qui m'intéressait ici, les ressources éducationnelles ne semblaient pas être dans les livres mais plus sur internet et les réseaux sociaux, contrairement aux participant·e·s de l'étude de Fiani et Han (2019). Le choix de la population ciblée dans mon étude, à savoir les jeunes adultes de 18 à 30 ans, pourrait expliquer cette différence. Ces résultats font en revanche sens au regard de l'étude de Pfum et al. (2015) mettant en évidence le soutien trouvé via les réseaux sociaux en ligne pour la communauté TGDNB. De même, l'exposition par le biais des voyages ou d'action de sensibilisation n'est pas apparue comme une ressource pour s'identifier au groupe non-binaire pour les personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire. Cependant, conformément aux attentes basées sur les études de Dowers et al. (2020) notamment, le soutien des proches constituait une ressource considérable pour les participant·e·s. Au-delà des proches, certaines rencontres déterminantes d'autres personnes trans* non-binaires en particulier, ainsi que le soutien communautaire, se sont révélés être des supports fondamentaux à l'identification à ce groupe. Cette observation rejoint les résultats mis en avant par Cosgrove (2021). A l'inverse, se sentir invalidé.e au sein de la communauté LGBTQIA+ a aggravé le sentiment d'illégitimité et les doutes pouvant être ressentis lors des questionnements sur l'identité de genre des répondant·e·s comme l'avaient mis en lumière Johnson et al. (2019). Enfin, également mise en avant par Cosgrove (2021) dans son étude ainsi que par Dowers et al. (2020), la représentation diverse des identités non-binaires est apparue comme un soutien manquant à l'heure actuelle et dont la présence pourrait grandement soutenir l'identification au groupe non-binaire. Ce manque de représentation pourrait expliquer pourquoi l'échantillon de ce mémoire n'a pu être constitué que de 3 personnes AMAB et de 8 personnes AFAB. En effet, comme démontré par la littérature et les entretiens, la représentation des personnes AMAB est actuellement très faible et contribue à freiner les processus d'identification à l'identité non-binaire.

Troisièmement, le groupe des personnes trans* non-binaires étant un groupe minorisé, je me suis demandé si cette identité pouvait être politisée ou revendiquée politiquement et si oui, quelle place cela prendrait dans la construction identitaire. Le fait de militer pour les droits des personnes trans*, ou non, a également été questionné dans cette partie. Les trois ingrédients à la présence d'une identité politisée selon Simon et Klandermans (2001), qui sont pour rappel le blâme des opposant·e·s, l'implication de la société par triangulation et la conscience partagée de doléances, n'ont pas été clairement relevés dans les analyses. Certains de ces ingrédients ont pu être relevés chez quelques répondant·e·s, mais de manière trop peu directe. Un·e seul·e participant·e a clairement exprimé que son identité était politique, mais les autres entretiens ne permettaient pas de le mettre en évidence aussi précisément. La manière (assez large) de poser les questions dans la dernière partie du guide d'entretien pourrait en être responsable. Seulement, une grande partie des participant·e·s a tout de même exprimé avoir des revendications politiques et s'impliquer dans les mouvements militants de manière large, pas seulement concernant les personnes trans*. La découverte des luttes féministes a notamment été citée à de nombreuses reprises comme la première étape de déconstruction des croyances autour des genres (non sans limites) et constitue une sous-thématique qui n'était pas attendue dans cette recherche. Le fait d'avoir un échantillon de 8 personnes AFAB sur 11 a pu influencer ces résultats. Cependant, 2 personnes AMAB sur les 3 présentes dans l'échantillon ont également mentionné la grande utilité du féminisme dans leurs processus identitaires. Comme Fiani et Han (2019) ont pu le mettre en évidence dans leur étude, l'éducation et la transmission sont apparues comme une autre manière de militer, perçue plus efficace pour certain·e·s participant·e·s afin de pallier le manque d'informations. Aussi, bien que la politisation de cette identité ne semblât pas aller de soi, les résultats ont dégagé l'idée que l'importance du militantisme était plus forte pour défendre les intérêts du groupe plutôt que ses propres intérêts. A ce propos, il serait intéressant de d'investiguer dans de futures études si cela est lié au fait d'appartenir à un groupe minorisé et/ou à d'autres facteurs. Par ailleurs, la fierté identitaire n'a en effet pas toujours mené à de l'activisme social comme l'avaient observé Fiani et Han (2019). Les intérêts du groupe ont pu se montrer plus moteurs d'activisme que des revendications liées à l'identité personnelle. De plus, exposer son identité politiquement demande une certaine assurance et comprend certains risques auxquels plusieurs participant·e·s ne sont pas prêt·e·s à s'exposer.

Finalement, puisque cette étude avait également une visée exploratoire, deux thématiques ont pu émerger des entretiens indépendamment de la littérature. Tout d'abord, la découverte des préférences sexuelles et/ou affectives a pu être une porte d'entrée vers l'identification non-binaire autant qu'un chemin ralentissant ce processus. En effet, appartenir à plusieurs identités représentées dans l'acronyme LGBTQIA+ a pu générer de la confusion chez certain·e·s participant·e·s notamment à cause de stéréotypes véhiculés concernant les femmes lesbiennes et bisexuelles. De nouveau, ces résultats peuvent être biaisés par la participation majoritaire de personnes AFAB dans l'échantillon. Au même titre que la pression à la cisnormativité a présentée comme douloureuse dans la thématique 1, la pression à l'hétéronormativité l'a été tout autant pour la majorité des répondant·e·s. Mais sortir de ces rôles de genre au sein des relations dites ou perçues comme hétérosexuelles a pu être une première libération. Cette réalisation a pu orienter de nouvelles questions, axées cette fois-ci sur l'identité de genre. Par ailleurs, l'expérience d'un premier coming-out semble influencer l'appréhension de devoir en vivre un deuxième concernant l'identité de genre cette fois-ci. Les identités de genre minoritaires étant moins visibilisées que les préférences sexuelles et affectives, la difficulté à pouvoir en parler autour de soi a été accentuée. Enfin, la dernière thématique ayant émergé concerne spécifiquement la place que la mobilité vers Bruxelles a représentée dans les parcours de vie des sept participant·e·s y ayant déménagé au début de l'âge adulte pour différentes raisons. Il m'a semblé intéressant de souligner cet aspect en particulier, car l'arrivée dans la capitale belge a été dépeinte comme déterminante en termes d'accès aux ressources nécessaires pour s'identifier au genre non-binaire. Bruxelles semble alors présenter des spécificités peut-être moins accessibles au reste de la Belgique francophone.

5.2. Limites de l'étude

Cette étude, bien que novatrice sur différents points, présente plusieurs limites, importantes à prendre en considération. Tout d'abord, la taille de l'échantillon a été présentée comme une force dans la partie méthodologique afin d'atteindre plus rapidement la saturation, mais elle peut également comporter quelques défauts. En effet, je ne me suis intéressé·e qu'à une partie de la population des personnes trans* non-binaires, les jeunes adultes de 18 à 30 ans. Malgré mon intégration personnelle et

professionnelle au sein des personnes non-binaires (surtout à Bruxelles), cette population reste difficile d'accès. Étant donné que cette étude s'inscrit dans le cadre d'un mémoire, il m'aurait été difficile de recueillir plus de données ou d'élargir la diversité de l'échantillon. Les résultats pourraient alors différer en s'intéressant à une population aux âges plus diversifiés. Il est possible d'imaginer que la temporalité des processus, les ressources mobilisées, ainsi que la place du militantisme, se distingueraient dans la sous-population des 30 ans et plus par exemple. De même, les critères d'ethnicité ou de milieu socio-économique n'ont pas été recensés afin de se concentrer uniquement sur l'âge, mais les résultats pourraient être analysés et refléter des réalités tout autres en considérant ces critères. En outre, comme mentionné dans la discussion, le fait d'avoir seulement 3 personnes AMAB sur 11 dans l'échantillon génère un manque de données sur ces réalités spécifiques. La question de la représentation notamment semble impacter ces personnes plus fortement, et l'aspect corporel relatant l'utilisation de binders, ou l'intervention chirurgicale de la torsoplastie, ne concernent que les personnes AFAB. Avoir plus de personnes AMAB dans l'échantillon aurait alors sans doute généré des résultats plus spécifiques à leur réalité. Pour finir, concernant les limites de l'échantillon, ce mémoire avait pour but d'investiguer les constructions identitaires des jeunes adultes non-binaires en Belgique francophone. D'une part, les critères de sélection n'ayant pas précisé depuis quand il fallait résider en Belgique francophone, plusieurs personnes n'y ont pas toujours vécu. D'autre part, toutes les personnes interrogées vivaient spécifiquement à Bruxelles et aucune en Wallonie. Des données incluant l'aspect environnemental, le soutien social, la politisation et la durée du processus d'identification dégageraient des résultats probablement distincts en Wallonie par exemple. Concernant la littérature actuelle, il a été difficile de trouver plusieurs études traitant des constructions identitaires dans la population des personnes trans* non-binaires. De ce fait, l'étude de Fiani et Han (2019) notamment a été beaucoup sollicitée et la revue de la littérature bien plus courte que la partie d'analyses. De plus, le fait d'investiguer l'aspect du processus, de l'environnement social et de la politisation n'a pas permis de détailler chaque partie de manière exhaustive afin de ne pas surcharger la partie des résultats. Par ailleurs, la thématique 4 (axée sur le soutien social et l'environnement) pourrait faire l'objet d'une étude à part entière et a dû être condensée pour ne pas dépasser le cadre imposé par le mémoire.

VI. Conclusion

Pour conclure, cette étude a permis d'apporter plusieurs éléments de réponse afin de comprendre comment les personnes trans* non-binaires aboutissent à l'identification et à l'auto-déclaration de cette identité. Tout d'abord, dire « Je suis non-binaire » demande de naviguer à travers différentes étapes comme le fait de définir spécifiquement son identité, reconquérir son corps et/ou son expression de genre avant de pouvoir envisager d'en parler autour de soi pour concrétiser et affirmer son identité. L'évolution dans l'identité de genre, parfois à durée indéterminée, est également influencée par le contexte social et peut être freinée par la pression à se conformer à des normes, les discriminations ou encore le manque de légitimité. Ensuite, l'environnement et le soutien social s'avèrent déterminants pour parvenir à construire sereinement son identité non-binaire. Les ressources constituées par le soutien des proches autant que celui de la communauté TGNB et des associations se sont révélées fondamentales dans les cheminements des personnes interrogées. Des avancées restent cependant attendues concernant l'enbyphobie au sein même de la communauté ainsi que le manque criant de représentation de la diversité des non-binarités qui ont freiné et invalidé les participant·e·s durant leurs questionnements. A ce propos, l'intérêt de futures recherches pourrait se porter sur les freins identitaires dus aux manques de représentation et aux discriminations spécifiques que subissent les personnes AMAB. Politiser son identité à des fins militantes (souvent plus pour les droits du groupe entier que pour ses intérêts personnels) a pu appuyer la construction de cette identité, au même titre que la transmission d'informations et l'éducation. Aussi, le fait de déjà appartenir à la communauté LGBTQIA+ au niveau de ses préférences sexuelles et/ou affectives a pu faciliter ou freiner les processus de plusieurs répondant·e·s. Cet aspect demanderait à être exploré davantage afin d'étudier plus spécifiquement les liens pouvant exister entre la remise en question des rôles de genre, permise par les relations LGB notamment, et le fait de questionner son identité de genre. Enfin, l'espace informationnel, communautaire, militant et soutenant de Bruxelles a ouvert des portes auparavant inaccessibles pour plusieurs participant·e·s. Cependant, il serait pertinent que de futures recherches s'intéressent aux constructions identitaires non-binaires dans le reste de la Belgique, hors de Bruxelles. Recenser les données socio-démographiques des répondant·e·s, comme l'origine ethnique, amènerait de surcroît à une compréhension plus fine et représentative des différentes réalités vécues par les personnes trans* non-binaires de Belgique, notamment les personnes racisées.

VII. Bibliographie

Aboim, S. (2022). ‘What’s in a name?’ The discursive construction of gender identity over time, *Journal of Gender Studies*. doi: 10.1080/09589236.2022.2038547.

Amiot, C. E. & Sansfaçon S. (2011). Motivations to Identify With Social Groups: A Look at Their Positive and Negative Consequences. *Group Dynamics: Theory, Research, and Practice*, Vol. 15, No. 2, 105–127. doi: 10.1037/a0023158.

How Many Interviews Are Enough? An Experiment with Data Saturation and Variability. (2006). *Field Methods*, Vol. 18, No. 1, 59–82. doi: 10.1177/1525822X05279903.

Bamberg, M., De Fina, A. & Schiffrin, D. (2011). Discourse and Identity Construction. *Handbook of Identity Theory and Research*,. doi: 10.1007/978-1-4419-7988-9_8.

Brewer, M. B. (1991). The Social Self : On Being the Same and Different at the Same Time. *Society for Personality and Social Psychology*, Vol. 17, No. 5, 475-482.

Cosgrove, D. (2021). “I am allowed to be myself”: A photovoice exploration of non-binary identity development and meaning-making, *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 33:1, 78-102, doi: 10.1080/10538720.2020.1850385.

Darwin, H. (2020). Challenging the Cisgender/Transgender Binary - Nonbinary People and the Transgender Label. *Gender & Society*, Vol 34 No. 3, 357–380. doi: 10.1177/0891243220912256.

Dowers, E., White, C., Cook, K. & Kingsley, J. (2020). Trans, gender diverse and non-binary adult experiences of social support: A systematic quantitative literature review. *International Journal of Transgenderism*, vol. 21, ni.3, 242-257. <https://doi.org/10.1080/26895269.2020.1771805>.

Easterbrook, M. & Vignoles, L. (2012). Different Groups, Different Motives: Identity Motives Underlying Changes in Identification With Novel Groups. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 38(8) 1066–1080.

Egan, S. K. & Perry, D. G. (2001). Gender Identity : A Multidimensional Analysis With Implications for Psychosocial Adjustment. *Developmental Psychology*, Vol. 37. No. 4. 451-463. doi: 10.1037//0012-I649.37.4.45I.

Ellen D. B. Riggle, Kirsten A. Gonzalez, Sharon S. Rostosky & Whitney W. Black (2014) Cultivating Positive LGBTQA Identities: An Intervention Study with College Students. *Journal of LGBT Issues in Counseling*, 8:3, 264-281, doi: 10.1080/15538605.2014.933468.

Ellermers, N., Spears, R. & Doosje, B. (2002). Self and Social Identity. *Annual Review Psychology*, 53:161–86.

Fahs, B. (2021). The Coming Out Process for Assigned-Female-at-Birth Transgender and Non-Binary Teenagers: Negotiating Multiple Identities, Parental Responses, and Early Transitions in Three Case Studies. *Journal of LGBTQ Issues in Counseling*, vol. 15, no. 2, 146–167. <https://doi.org/10.1080/15538605.2021.1914273>.

Fiani, C. N. & Han, H. J. (2019). Navigating identity: Experiences of binary and non-binary transgender and gender non-conforming (TGNC) adults. *International Journal of Transgenderism*, vol. 20, nos. 2–3, 181–194. <https://doi.org/10.1080/15532739.2018.1426074>.

Greco, L. & Kunert, S. (2016). Drag et performance. Dans : Juliette Rennes éd., *Encyclopédie critique du genre* (pp. 222-231). Paris: La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.renne.2016.01.0222>.

Guest, G., Bunce, A. & Johnson, L. (2006). How Many Interviews Are Enough?

Haslam, S. A., Reicher, S. D., & Levine, M. (2012). When other people are heaven, when other people are hell: How social identity determines the nature and impact of social support. In J. Jetten, C. Haslam, & S. A. Haslam (Eds.), *The social cure: Identity, health and well-being* (pp. 157–174). *Psychology Press*.

Hennink, M. & Kaiser, B. N. (2021). Sample sizes for saturation in qualitative research: A systematic review of empirical tests. *Social Science & Medicine* 292. <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2021.114523>.

Hinton, J. D. X., de la Piedad Garcia, X., Kaufmann, L. M., Koc, Y., & Anderson, J. R. (2021). A systematic and meta-analytic review of identity centrality among LGBTQ groups: An assessment of psychosocial correlates. *The Journal of Sex Research*. <https://doi.org/10.1080/00224499.2021.1967849do>.

James E Cameron (2004): A Three-Factor Model of Social Identity. *Self and Identity*, 3:3, 239-262. <http://dx.doi.org/10.1080/13576500444000047>.

Johnson, K. C., LeBlanc, A. J., Deardorff, J. & Bockting, W. O. (2020). Invalidation Experiences Among Non-Binary Adolescents. *The Journal of Sex Research*, 57(2), 222–233. doi: <https://doi.org/10.1080/00224499.2019.1608422>.

Licata, L. (2007). La théorie de l'identité sociale et la théorie de l'auto-catégorisation : le Soi, le groupe et le changement social. *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n°1, 19-33.

Lüders, A., Dinkelberg, A. & Quayle, M. (2022). Becoming “us” in digital spaces: How online users creatively and strategically exploit social media affordances to build up social identity. *Acta Psychologica* 228. <https://doi.org/10.1016/j.actpsy.2022.103643>.

Monro, S. (2019). Non-binary and genderqueer: An overview of the field. doi.org/10.1080/15532739.2018.1538841.

Newman, H. J. H. & Peel, E. (2022). ‘An impossible dream’? Nonbinary people’s perceptions of legal gender status and reform in the UK. *Psychology & Sexuality*. doi: [10.1080/19419899.2022.2039753](https://doi.org/10.1080/19419899.2022.2039753).

Pflum, S. R., Testa, R. J., Balsam, K. F., Goldbum, P. B. & Bongar, B. (2015). Social Support, Trans Community Connectedness, and Mental Health Symptoms Among Transgender and Gender Nonconforming Adults. *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, Vol. 2, No. 3, 281–286. <http://dx.doi.org/10.1037/sgd0000122>.

Pietrantonio, L. Égalité et norme. Pour une analyse du majoritaire social. *Mots. Les langages du politique*. No. 78, 117-127. doi: <https://doi.org/10.4000/mots.431>.

Postmes, T., Haslam, S. A. & Jans, L. (2013). A single-item measure of social identification: Reliability, validity, and utility. *British Journal of Social Psychology*, 52, 597–617. doi:10.1111/bjso.12006.

Scroggs, B. & Vennum, A. (2021). Gender and sexual minority group identification as a process of identity development during emerging adulthood, *Journal of LGBT Youth*, 18:3, 287-304, doi: [10.1080/19361653.2020.1722780](https://doi.org/10.1080/19361653.2020.1722780).

Shelton, J. & Dood, S. J. (2021). Binary Thinking and the Limiting of Human Potential. *Public Integrity*, 23: 624–635. doi: [10.1080/10999922.2021.1988405](https://doi.org/10.1080/10999922.2021.1988405).

Simon, B., & Klandermans, P. G. (2001). Toward a Social Psychological Analysis of Politicized Collective Identity: Conceptualization, Antecedents and Consequences. *American Psychologist*, 56, 319-331. <https://doi.org/10.1037/0003-066x.56.4.319>.

Spears, R. (2011). Group Identities: The Social Identity Perspective. *Handbook of Identity Theory and Research*. doi : 10.1007/978-1-4419-7988-9_9.

Stryker, S. & Burke, P. J. (2000). The Past, Present, and Future of an Identity Theory. *Social Psychology Quarterly*, Vol. 63, No. 4, 284-297.

Taylor, S. & Littleton, K. (2006). Biographies in talk: a narrative-discursive research approach. *Qualitative Sociology Review*, 2(1) pp. 22–38.

Van Veelen, R., Otten, S. & Hansen, N. (2011). Linking self and ingroup: Self-anchoring as distinctive cognitive route to social identification. *European Journal of Social Psychology*, Eur. J. Soc. Psychol. 41, 628–637.

Van Veelen, R., Otten, S., Cadinu, M. & Hansen, N. (2016). An Integrative Model of Social Identification: Self-Stereotyping and Self-Anchoring as Two Cognitive Pathways. *Personality and Social Psychology Review*, Vol. 20(1) 3–26. doi: 10.1177/1088868315576642.

Vignoles, V. L. (2011). Identity Motives. *Handbook of Identity Theory and Research*. doi: 10.1007/978-1-4419-7988-9_18.

Vignoles, V. L., Chrysochoou, X. & Breakwell, G. M. (2002). Evaluating Models of Identity Motivation: Self-Esteem is Not the Whole Story. *Self and Identity*, 1:3, 201-218. doi: 10.1080/152988602760124847.

Vignoles, V. L., Regalia, C., Manzi, C., Gollidge, J. & Scabini, E. (2006). Beyond Self-Esteem: Influence of Multiple Motives on Identity Construction. *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol. 90, No. 2, 308–333.

Worthen, M. G. F. (2021). Why Can't You Just Pick One? The Stigmatization of Non-binary/Genderqueer People by Cis and Trans Men and Women: An Empirical Test of Norm-Centered Stigma Theory. *Sex Roles*, 85:343–356. <https://doi.org/10.1007/s11199-020-01216-z>.

Sources non-scientifiques :

Article de loi réformant des régimes relatifs aux personnes transgenres en ce qui concerne la mention d'une modification de l'enregistrement du sexe dans les actes de l'état civil et ses effets. Publié le 25 juin 2017. <http://www.ejustice.just.fgov.be/eli/loi/2017/06/25/2017012964/moniteur>

Communiqué de l'ASBL Genres Pluriels en réponse à l'article publié le mardi 10 novembre 2020 dans le journal Le Soir « Faut-il une troisième case sur la carte d'identité ? ». Publié le 27 novembre 2020. <https://www.genrespluriels.be/Otez-votre-sexe-de-notre-carte-d-identite>.

Charte de la Pride 2022 publiée par la Belgian Pride. <https://www.pride.be/admin/storage/main/charte-the-belgian-pride-2022-fr.docx.pdf>.

Article du collectif CNB (collectif non-binaire) « Origine et signification du drapeau non-binaire. » Publié le 20 octobre 2019. <https://nonbinaire.org/origine-et-signification-du-drapeau-non-binaire/>.

Compte Instagram Let's talk about non-binary créé le 17 mars 2022. <https://www.instagram.com/letstalkaboutnonbinary/>